

12350

TABLETTES

MIXTES,

OU

L'INCONNU à LONDRES.

Avec FIGURES.

PREMIERE PARTIE.

London.

K



A LINN,

M. DCC. XLII.





AU LECTEUR.

CETTE premiere Partie contient diverses imperfections, l'Inconnu ne l'ignore pas : Il s'y en trouveroit pourtant moins, si plusieurs obstacles inattendus, & qui à ce qu'on espere, ne surviendront plus, n'avoient comme concourrus avec succès, à empêcher de les en reformer. S'il plait, au reste, à de ces sortes de Critiques (qui s'épanouissent de joye, lorsqu'ils trouvent des défauts dans un' Ouvrage) de condamner celui-ci souverainement, c'est dont l'Auteur se met peu en peine. Un nombre de personnes plus raisonnables, & inclinées à ne point degôûter des penibles travaux Litteraires, ceux qui tâchent d'y

A 2

faire

faire quelque progrès, ne feront sûrement pas un crime à l'Inconnu, en ne trouvant point dans cette Brochure, tout le brillant & toute la netteté, qu'il auroit été possible de l'orner. La seconde sera peut-être plus agréable : On y apportera du moins, tous les soins & l'exactitude, que les circonstances pourront le permettre.



ERRATA.

ERRATA.

PAGE 5. Ligne 19, 20. lisez, *je ne manquai pas*, au lieu de, *je ne manqui a pas*.

Page 22. l. 18. lisez, *je ne pensai qu'à*, au lieu de, *je ne pensit a qu'à*.

Page 21. l. 6, 7. lisez, *laquelle*, au lieu de, *lequelle*.

Page 41. l. 9. lisez, *les plus*, au lieu de, *le plus*.

Page 54. l. 3. lisez, *lançer*, au lieu de, *lençer*.

Page 56. l. 8. lisez, *publie*, au lieu de, *publiè*.

Page 61. l. 4. lisez, *qu'auxiliaires*, au lieu de, *qu'auxiliares*.

Page 66. l. 17. lisez, *utenciles*, au lieu de, *ustensilles*.

PORTRAIT PRÉSENT DE



G. Bickham jun. delin. sculp.

Published by William Meyer at Boerhaave's Head in the Strand.

Je défie qu'ils les combattent le piquet.
Ils sont les dans un liable de la guerre.
Voilà de quoi vous y aider.
Je suis sûr que le duc de Mazarin en ferait dire un bon coup.
Amen.
Dieu soit des Honneurs.
rien d'autre.
rray tenir?

According to Act of Parliament, May 1742.

4 AU 58



TABLETTES MIXTES,

OU

L'inconnu à Londres.

L'EUROPE étoit dans une agitation des plus étonnante, quand j'exécutai le dessein, que j'avois depuis long tems, de passer en Angleterre. On m'avoit dit, dans divers païs étrangers, tant de bien & de mal des Nations des iles Britanniques, qu'il y avoit en un mot, plusieurs années, que je voulois par le secours de l'expérience, découvrir si on m'avoit accusé juste, sur le compte des Anglois.

B 2

ME-

METANT embarqué pour cet effet, dans un Port peu éloigné des côtes de la Grande Bretagne, un vent fort & en poupe, qui, à dix heures de nuit, banit comme de la mer, à l'improviste, un calme aussi rare, qu'admirable & incommode, poussa rapidement vers la Tamise, la Ste. Marie, nom du Navire où j'étois. L'approche du vaisseau de ce Fleuve, fut remarquable par un tribut qu'une passagere du Palatinat, paya à l'Amour, en donnant le jour, à un beau garçon dont la naissance inattendue delivra la Mere, d'une violente colique, qui se trouva calmée aux premiers cris, que poussa le jeune prisonnier en se métant en liberté.

UN événement si inexperé & si singulier, pour ceux qui se trouvoient dans la Ste. Marie, ne pouvoit manquer d'emouvoir la pitié & la censure. Chacun se livra aussi à l'une & à l'autre, & Dieu sai, si tant est qu'il daigne faire attention aux bagatelles

gatelles des deux sexes, les couleurs que l'on donna à la vertu de la palatine: personne ne la connoissoit, & tout le monde vouloit pourtant qu'elle ne fut ni fille, ni veuve, ni mariée; mais ce qu'il y avoit de plus assuré étoit, que l'enfant duquel elle venoit de se delivrer, pouvoit par une influence presque naturelle, devenir un grand marin. Ce fut du moins là l'avis d'une bonne matronne, qui, présente à la naissance du nouveau né, l'examina avec une attention à faire croire, qu'elle pénétoit la bonne ou mauvaise fortune, que le sort reservoit, à celui qui venoit de faire sa premiere entrée au monde, sur l'empire de Néptune.

A MON particulier, je ne manqui a pas de faire plusieurs reflexions sur les dangers que couroient la Mere & l'enfant, & en combinant, d'ungenie philosophique, diverses vicissitudes de la vie humaine, je les plaignois tous les deux, sans pouvoir

leur donner des secours dont ils avoient également besoins. Je blamois pourtant l'imprudence de l'accouchée, qui certainement devoit être informée mieux que personne avant son départ de Terre, de la maturité du Fruit avec lequel elle s'étoit exposée sur un Element, où les accoucheurs & les sages femmes, sont aussi rares qu'une belle vestale de 20 ans, dans une grande Ville. On parlera en tems & lieux des suites & de l'origine de cette aventure, comme de faits, que je me suis donné la peine de deterrer & lesquels je pense, rependront dans ces Tablettes, une diversité qui pourra amuser agréablement le lecteur. Je reviens donc à notre entrée dans la Tamise, qui, fut assez heureuse pour les matelots du Navire, dont plusieurs se crurent contrains de devoir passer au service du Roi, en apercevant venir à notre rencontre, la chaloupe d'un Vaisseau de guerre.

LE

Le signal ayant été donné au notre, d'aller plus l'entement qu'il ne fesoit, le capitaine obeit. Immédiatement après des gens du Roi, vinrent à bord de la Ste. Marie & y passerent en revue les matelots qui y étoient. Ils en prirent les noms par écrit & nous laisserent ensuite poursuivre notre chemin, sans emmener personne avec eux. Chaque matelot avoit une protection de quelques seigneurs Anglois, cela les sauva de ce qu'ils appréhendoient fortement. Il y en avoit pourtant quelques uns dont l'insolence auroit mérité d'être moriginée par quelques campagnes.

Nous arrivames enfin dans le Port de Londres, dont la beauté ne me surpris pas moins, que d'y voir à l'ancre, une multitude de Vaisseaux Anglois. Est ce une Illusion qui me trompe dis-je, à ce sujet, à un Italien avec qui j'étois, ou vois-je réellement une verité? Cet homme, qui connoissoit le fort & le foible de l'An-

gleterre, pour y avoir cherché inutilement fortune pendant plusieurs années, qu'est ce donc Monsieur, me demanda-t-il, qui paroît si fort vous étonner ? Je decouvre ici, repondis-je, tant de Vaisseaux du Païs ; il en fourmille à droite, à gauche, devant & derriere, cela dans un tems que les Espagnols en ont remplis leur Ports, & une pareille vuë me rends ie vous l'avouë, des plus stupefaits.

OH, si ce n'est que cela reprit l'Italien, cessez d'être surpris. Quoique les Espagnols aient fait depuis le commencement de la guerre, un grand nombre de prises sur les Anglois, il leur reste encore assez de Vaisseaux, pour en couvrir une Mer. On a laissé monter si haut la puissance des negocians de ces Iles, qu'elle ne pourra jamais être bornée ; s'ils ont fait toutes les pertes sur Mer, que vous avez entendu annoncer par la Renommée, l'Espagne n'en doit l'obligation qu'à des ressors, que

que le parti de la Nation de ce Pais-ci, vient d'arreter les facheux mouvemens.

BIEN-TOT vous entendrez, ajouta-t-il, des nouvelles differentes à celles du passé. Deja les Cours de Madrid & de Versailles, pleurent la Mort d'un Ministre, qui pour le salut de la Reine de Hongrie & de l'Empire, est heureusement descendu aux tombeaux, ces mêmes Cours ne peuvent au surplus se consoler de la disgrâce d'un autre Ministre, qui les favorisoit honteusement, en jouant son Roi & sa Patrie.

Vous moquez vous lui dis-je, ou parlez vous serieusement? Ce sont là des faits incontestables repartit l'Italien. Quel est donc ce Ministre lui demandai-je, dont les Cours de Madrid & de Versailles, pleurent la Mort, & celui de la disgrâce duquel, elles ne peuvent se consoler?

COMMENT reprit-il, avec toute l'intelligence que vous avez dans les

affaires générales de l'Europe, vous ignorez, que le Mort, est le feu Comte de Sinzendorf, le précédent grand chancelier de la Cour de Vienne, & le disgracié, ce fameux R . . . W . . . dont le pouvoir à tenu jusqu'ici, les formidables armemens de la Grande Bretagne, dans une oisiveté ruineuse & peu honorable ?

MAIS dis-je, quel étoit le mal que la Comte de Sinzendorf, pouvoit faire à la reine de Hongrie ? Ah ! quelle demande Monsieur, faites vous là repartit mon Italien ? Il ne lui en faisoit pas d'autre, que celui qu'il avoit toujours, taché de faire à l'empereur Charles VI. Ce Ministre, comme vous le savez, antagoniste implacable du Prince Eugene, a-t-il jamais manqué de nuire à la maison d'Autriche lorsqu'il en a trouvé indirectement le moyen ? Il n'oublia rien pour détruire l'alliance, qui subsistoit entre les Cours de Vienne & de Petersbourg. On prétend

prétend qu'il livra comme l'Italie en proye, aux Espagnols, aux François, & aux Savoyars, lorsque Don Carlos y fut, en ayant engagé l'Empereur quelque tems avant, à en retirer des belles & bonnes Troupes, que ce Souverain y avoit, & en laissant manquer pendant la guerre qui y survint ensuite, les Imperieaux, de tout ce qui étoit besoin, pour empêcher les progres, des armées alliées. Le prince Eugene, ne fut pas mieux servis sur le Rhin, que les autres généraux de l'Empereur, qui commandoient en Italie.

PENDANT la derniere guerre de Hongrie, si les Comtes Sekendorf, Walis, & Neuperg, commirent des fautes criminelles, ce ne fut que par les influences du pouvoir & du grand credit, du premiere Ministre. Il leur envoyoit de tems en tems certains ordres au noms de l'Empereur, dont ce chef de l'Empire, ne savoit souvent point à parler.

LA paix de Belgrade, si onéreuse à la maison d'Autriche, ne fut conclue précipitamment, sous une dangereuse médiation, qu'à l'aide des fâcheux conseils du grand chancelier ; & le Comte de Neuperg, ne commit de nouvelles fautes, en Silésie, & en marchant trop lentement au secours de la Bohême, que pour complaire au premier Ministre, qui aimoit bien de favoriser les Alliez.

OUTRE tant de faits notoires & peu glorieux à ceux qui contribuoient à la réussite, le Comte de Sinzendorf, tiroit des finances de toutes mains. Il puisoit ailleurs sans cesse, dans celles de la maison d'Autriche, sans jamais en rendre aucun compte. Le defun Empereur, n'a de la vie peut en avoir un bon, de ce Ministre. Ce Monarque aussi, quoique très puissant & très riche, étoit toujours pauvre.

R . . . W . . . , poursuivit mon Italien, ne plumoit pas moins la poule

poule à Londres, que le fesoit à Vienne, le Comte de Sinzendorf, & on peut dire avec verité, que c'étoient deux habilles & insatiables gouffres, & très propres à engloutir sans scrupules, & les Peuples & les biens des etats qu'ils administroient; sans peut-être encore pouvoir assouvir, leur pernicieuses ambitions. C'est du moins là le sentiment de plusieurs personnes, qui prétendent avoir connoissance des forfaits de l'un & de l'autre.

COMME le Vaisseau où nous étions avoit jetté l'ancre dans le Port de Londres, nous aurons assez de l'oisir me dit mon Italien, de parler de toutes les affaires qui ont du raport à ce que nous avons entamé. Nous apprendrons même à Londres, de nouvelles interéssantes, qui tireront sans doute le rideau, de dessus bien de choses essentielles, ainsi, débarquons, il est tems.

EN-

EN-EFFET, le Vaisseau étoit entouré de petites chaloupes qui venoient prendre les passagers, pour les transporter à terre. Après quelques discussions avec un tas de commis de la Douane, & dont l'impertinence de plusieurs est outrée, je laissai mon bagage dans le Navire. Ces ambulans y demeurèrent, mais fort fâchés, de ce que je n'avois pas voulu accepter des offres, qui tendoient à voler le Roi, & à me faire au surplus peut-être dupe, de leurs vils stratagemes, en me faisant quelque fois payer cherement, par quelque vilain retour, leur infâmes infidelitez.

UN marinier de la Tamise d'une humeur & d'une physionomie, tout à fait agréable, nous ayant reçus, dans sa petite barque, il se mit à ramer avec une adresse, & une grace peu commune. L'Italien avec qui j'étois, entendoit parfaitement la langue Angloise, & il la parloit assez, pour se tirer de toute conversation. C'est

C'est un grand avantage que celui là, sur tout chez les Anglois, où un étranger qui ne fait pas leur langues, quelque mérite qu'il puisse avoir, est souvent la victime, de ne pouvoir pas s'expliquer avec eux.

QUOIQ'IL EN SOIT, nous montames la Riviere fort galemment à la faveur du flux; il nous conduisoit sans peine du coté où nous voulions aller. Le tems formoit une des plus agréables journées de la saison : C'étoit-la plus belle, & la plus riante dont le retour fait par tout renaitre une gayeté qu'un Hiver decrepi amortit ordinairement dans tous les endroits. J'avois en un mot, un plaisir charmant, de voir à la fois, toutes les manoeuvres qui peuvent se faire dans un Port. Cela joint, à une infinité de petits bateaux à rames comme le notre, dont plusieurs centaines couvroient presque la Riviere, des uns allant, & des autres venant avec du monde de toute condition

dition, de tout age, & de tout sexes, formoit le plus beau coup d'oeil du monde.

CHAQUE jour temperé produit au reste, sur la Tamise, un semblable mouvement, & j'avouë que je ne l'aurois jamais crû tel, si mes propres yeux n'en avoient été les parfaits temoins. Je commençai d'ailleurs à fixer deux Angloises bien mises & assises dans une chaloupe qui alloit comme de conserve avec la notre, quand mon Italien poussa tout d'un coup un éclat de rire, qui me le fit questionner, sur le sujet de cette marque de joye.

JE viens de demander me dit-il, à notre battelier, ce qu'on pensoit ici, de Monsieur R... W...; mais il a laché un gad———contre ce seigneur, orné d'épitétes dont l'énergie, ne peut se trouver, que dans les expressions avec lesquelles, il vient de s'énoncer. En quatre paroles cet homme à damné le ministere, l'esprit

prit, la vie, l'ame, le corps & tous les intestins de ce ministre. Il faut avouer repris-je, en considerant une émulation bien marquée dans les contenance du battelier, que l'Anglois est bien prompt à concevoir des haines implacables. Peut-être ajoutai-je que cet homme ci, jure avec une telle impétuosité contre Monsieur W . . . , sans savoir bien la raison, pour laquelle, il le vilipende de la force qu'il le fait.

QUE faire a cela me dit l'Italien, dès que l'antipatie se glisse chez ce peuple ici, contre qui que ce soit, fus ce contre le Roi, c'est un torent de venin dont le cours entraine tout ce qui se rencontre à son passage, & qu'un rien, arrete quelquefois, au momment qu'il paroît devoir tout engloutir. Tel est le genie de presque toutes les populaces; mais celle de Londres, possède cette bonne ou mauvaise qualité de Pere en fils, & depuis je ne sai combien de siècles; aussi

aussi l'emporte-t-elle à cet égard, sur toutes les autres Nations de la terre.

DANS ce moment là une des Angloises dont on a parlé ci devant, en se penchant un peu trop le corps sur le bord de son bateau, manqua à plonger dans la Riviere. On la retint par bonheur à tems. Elle ne fit que rire du malheur manqué & elle se mit aussitot à chanter, en François, *au bord d'un ruisseau je file.*

LA promptitude de cette demoiselle, à se divertir d'avoir échapé au danger qu'elle venoit de courir, me jetta je l'avouë, dans un admiration extreme. Mon Italien quoi familiarisé avec le genie Anglois, ne laissa pas d'être comme moi, surpris de cette aventure. Une Françoise, lui dis-je, bien loin de chanter feroit tout au moins demi morte d'efroi ; il faudroit la ramener vite chez elle, la mettre dans un lit bien bafiné, lui ouvrir la vaine au plutot ; en un mot, après

après son rétablissement ; elle ne feroit pas la moindre difficulté, à se donner pour une ressucitée. Il en est pas de même du sexe Anglois me dit l'Italien ; il n'a point le temperamment effeminé.

IL y avoit avec ces Angloises, un jeune homme de bonne mine, qui me paru posséder un certain gout, qu'on ne puisse guère qu'à Paris. Il en avoit aussi, comme on le verra dans la suite, respiré l'air pendant plusieurs années avec succès.

NOTRE petit bateau aprochant de l'endroit où nous devions mettre pié à terre, je me vis éloigner de celui des deux Angloises, je ne sai avec quel regré, mais il me paroissoit que je n'aurois pas été fâché, de faire un tour de Riviere à leur compagnie. Elles avoient un certain je ne sai quoi d'agréables, que j'eus occasion d'apprendre plus tard. Ayant enfin abordé à un quai, un chelin qui est une piece de douze sous en Angleterre,

gleterre, & de la valeur d'une livre & quatre sous de France, nous fit quite de notre battelier, & nous passames ainsi tout d'un coup, du mouvement qui regnoit sur la Tamise, dans celui de Londres, & dont le cahos est à peu près égal, à celui de Rome & de Paris, avec cette difference pourtant, qu'au travers des tracas perpétuels qu'on voit dans ces deux dernieres capitales, on y decouvre nuit & jours une ostentation fastueuse, qui ne se trouve point dans la premiere. Mais si on n'y voit pas ces choses inutiles, on y aperçoit en général, une opulence, qui ne se trouve dans aucune autre ville du monde,

MAIS rien ne me surprit d'avantage au reste, que d'y voir le pavé, de la plupart des ruës, d'une defectuosité, à ruiner en peu, les meilleurs chevaux & les plus excellentes voitures. A dire vrai la diformité de ce pavé me choqua si fort la vuë, que

que je ne pouvois comprendre qu'on laissasse deperir, ainsi, les ruës de la capitale de la Grande Bretagne, aussi considerablement que je les trouvai.

Je marchois parmis une foule de monde qu'on trouve sans cesse dans Londres, en faisant de ces reflexions que divers objets nouveaux occasionnent à tout étrangers, quand la vuë d'une taille douce, qui pendoit dans des vitrages à côté de la porte d'une boutique d'un marchand de cartes geographiques, me frapa de maniere a m'engager de la fixer quelques momens. Elle representoit un Lion dans un berceau tenant sept fleches avec sa pate droite de devant. Je reconnu d'abord que c'étoit une satire commique contre l'indolence des Etats généraux à prévenir les dangers où la mort de l'Empereur Charles VI. avoit comme livrée l'Europe; mais ce que je trouvai de tout a fait grotésque, & de plus singulier fut de voir d'un côté le Cardinal de Fleury

Fleury berçer le Lion, & d'un autre trois ou quatre grands chiens, aboyer au plus fort, pour éveiller l'animal, que le Ministre de France, tâchoit d'endormir. Il ne manquoit enfin sur cette taille douce, que la figure de divers personages, pour attendre qui du Cardinal ou des chiens emporteroit la victoire. Les François sont j'en conviens, très fertiles & ingénieux en belles imaginations, mais il faut pourtant avouer que les Anglois, l'emportent sur eux, en fait d'inventions & d'idées d'esprit.

Mon Italien sans avoir pris garde que je m'étois arrêté, avoit continué son chemin. Je ne m'en fus pas çitôt aperçu, que je ne pensai à qu'à courir après lui. Il étoit alors comme mon ange conducteur ; car il devoit me mener chez un bourgeois, pour y avoir un appartement. Je le joignis heureusement, sans quoi, ne sachant ni un mot Anglois, ni le nom d'aucune

d'aucune ruë de Londres, & ayant tous mes effets dans un Vaisseau, qu'il m'eut été impossible de retrouver ni de dire l'endroit où il étoit à l'ancre, il est aisé de juger que si j'eusse perdu mon Italien, je me ferois peut-être trouvé, plus embarrassé encore, que ne le fut le chansot de Don Quichote de la Manche, lorsqu'il se trouva avoir perdu son cher grison.

PEU après je me trouvai installé enfin, dans un appartement du côté de la Cour, chez de très honnettes gens. Il falut ensuite aller au caffè, lieux de ressource contre l'ennui pour presque tous les étrangers oisifs.

DANS ceux de Londres comme dans ceux de toutes les grandes Capitales, on y trouve toujours de quoi s'amuser. Il n'y manque jamais de beaux genies & de monde de tout âge & de toute condition. Les nouvellistes en sont ordinairement les constants pilliers, & c'est là

là d'ailleurs, où les genies & les caracteres se deployent sans contrainte, sur tout à Londres, où chacun semble être esclave du privilège qu'il possède, de parler comme il pense. On peut dire aussi, que certains caffets de Londres sont de meilleures écoles que la plupart des universitez Jesuitiques, où la raison se trouve si fardée, qu'une jeunesse n'en sort guère qu'avec le sens aliené. Elle y apprend à la verité, le Latin, mais en revanche, elle y apprend cent grossieres erreurs qu'elle n'abjure que fort rarement.

Au caffé enfin, je commençai par faire une revûë générale du monde qui s'y trouvoit & je fus pour quelques instants l'objet d'attentions de plusieurs personnes qui s'aperçurent que je devois être un oiseau François nouvellement débarqué. Un homme bien mis, mais d'une figure antique m'aborda en me parlant Anglois, & il ne vit pas plutot que je n'y entendoit

tendoit goutte, qu'il me parla François. Après m'avoir demandé depuis quand j'étois à Londres, des nouvelles du País d'où je venois, & que j'éus repondu à ses questions, le tems propre à river les clouds, de la Reine de Hongrie, reprit-il, arrive, & dans peu on trouvera aisément le moyen, de faire repentir les feroçes Hongrois, de leurs téméritez.

MONSIEUR, est aparemment grand partisan de la France, dis-je à ce vieillard ? Je ne ferai jamais autre repondit-il, & il me paroît que vous n'êtes pas moins bon François que moi. Je suis, répartit-je Monsieur, pour tout ce que la raison peut adopter, & je ne vois pas par où, on pourroit, comme vous le dites, river les clouds de la Reine de Hongrie, & pour ce qui est de cette témérité que vous attribuez à ces Hongrois, & que vous prenez encore pour de feroçes, je ne vois pas non plus, par quel en-

C droit

droit, on pourroit trouver aisement le moyen, de les en faire repentir.

PESTE soit de l'histoire, se mit la dessus a s'écrier mon antiquaille François, en me disant ensuite, morbleu Monsieur, lisez les nouvelles & vous verrez que les François qui ont passé dernièrement le Rhin ont joint les Bavares, & que le Comte de Toring a bâti un corps de Hussars. Il apris au surplus Egra, Ville très forte vers les confins Occidentals de la Bohème, & en a fait toute la Garnison Prisonniere.

L'AIR serieux avec lequel je me mis à considerer cet homme, fit je ne sai quelle impression sur sa vivacité expirante, mais il en parut comme a demi deconcerté. Est ce Monsieur, lui dis-je alors, dans cet avantage, que le Comte de Toring, n'auroit encore point remporté, si un corps de troupes Palatines, ne se fut joint aux Bavares dans le tems qu'ils étoient près a succomber, que vous faites
consister

consister des progrès avenir & aussi éloignez qu'imaginaires?

NE voyez vous point ajoutai-je, que les Autrichiens vaincus à Egra, devoient succomber sous le poids de la force, & que ce contre-tems servira d'exemples aux autres, qui sans doute, se garantiront de pareilles catastrophes, en ne pas courir, ça & là si legerement en trop petit nombre : on fera payer bien cher d'ailleurs à l'impotent Electeur Palatin, la sottise qu'il a faite de cooperer aux ruines de l'Empire, en favorisant les sinistres projets de la France.

QUELLE illusion repartit le vieux François, de vouloir prétendre qu'on puisse venir à bout d'empêcher les Alliez de parvenir au but qu'ils ont prémédité d'arriver. Non, non, Monsieur, ajouta-t-il, revenez de votre erreur & croyez que la Maison d'Autriche, ne fera plus long-tems sans crier grace à Versailles.

Deux ou trois Personnes nous écou-
toient avec une attention, qu'en
toute autre endroit qu'à Londres,
elles m'auroient indubitablement pa-
ruës suspectes ; mais comme j'étois
très instruis de la liberté avec le-
quelle chacun pouvoit parler en An-
gleterre, je dis tout court à mon
homme, que sa politique me paro-
issoit fort tenir de celle du reste des
Hebreux, qui se flatoient inutile-
ment de ce qu'on ne verroit jamais
arriver.

JE n'entends pas votre alégorie
me dit-il. Et moi je ne comprends
point repris-je, par où la Reine de
Hongrie pourroit presentement se
trouver, dans la necessité de crier
grace à Versailles. Elle aimeroit
mieux je pense, en demander au
Grand Turc qu'au Roi T. Chre. Et
je crois fermement, si elle en avoit
besoin, qu'elle en trouveroit plutôt
à Constantinople qu'à Versailles :
Mais comme cette Princesse est
au-

aujourd'hui très en état de repri-
mer l'injustice, je vous avouë que
ses ennemis, ont fort besoin de pen-
ser à leur salut.

NOTRE François usé se mit à rire
de mon discours & me regarda
comme d'un oeil de compassion,
en me disant attendez, attendez
Monsieur, que les François que l'on
fait marcher en Baviere y soient ar-
rivez, après cela, vous changerez
peut-être de langage.

Si je devois attendre ce tems là
répartis-je, il faudroit que je vivrois
long-tems pour le voir arriver; car
il est peu aparent que des troupes
Francoises, mettent jamais le pié en
Bavière. L'Empereur seroit bien
heureux s'il pouvoit voir arriver le
jour, qui lui fut permis d'y retourner;
mais avant une nouvelle Election, je
ne pense pas que ce Prince, soit assez
heureux de revoir Munich.

Il en devra l'obligation à la France
qui l'a fait un Empereur, comme il

n'y en a jamais eu, aussi l'ai-je vû représenté en ancre de la chine, monté sur des hautes échasses rongées de vers, & sous une Couronne qui lui pendoit a un pié au dessus de la tête, chancelant d'une maniere qu'il craignoit fort de tomber.

BAGATELLE reprit le vieillard, la France le soutiendra d'une façon qu'il ne tombera pas. Sachez Monsieur, repartis-je, que la France est autant qu'à demi vaincuë, & qu'elle le sera tout a fait, si elle s'obstine à vouloir pousser sa pointe. Les forces formidables qui lui seroient nécessaires, pour se tirer honorablement du pas dangereux ou elle se trouve embourbée, ne sont plus à trouver dans le Royaume. Cette Puissance auroit besoin, pour venir à bout de tout ce qu'elle à entrepris, d'avoir deux cens mille hommes de bonnes Troupes en Allemagne, de cent mille en Italie, & de cent mille au moins, tant du coté du Rhin, que vers les fron-

frontieres des Pais-Bas. Quatre cens mille Hommes, outre les Troupes qui doivent garder les Places fortes de France, cette Couronne n'est pas du tout en Etat, de les faire paroître en Campagne. Si autre fois Elie a trouvé le moyen d'y en avoir autant, ça été par cent stratagèmes, qui produissoient des credits qui n'auront jamais plus lieu en France, sur tout depuis, qu'on en a banni la bonne foi, en ne rendant point les finances dont on avoit eu l'Art de depouiller le Public, par toutes sortes de reffors.

J'ALLOIS achever de mâter mon Rodrigue, quand une personne entra en disant, d'une voix d'aclamation, on brule W—— en Effigie ! Il n'en falut pas d'avantage pour m'empêcher de poursuivre. Tout le Caffé entoura le porteur de cette nouvelle, que je trouvai, à dire vrai, des plus singulieres.

ELLE étoit au reste très reële, c'étoit la Populace, qui avoit fait cette

ridicule exécution dans un endroit, qu'on me dit se nommer Hannover-Square, qui signifie en François, quarré d'Hannover.

IL faudroit beaucoup de pareilles vengeances dit un Anglois Philosophe, pour remedier aux maux, que ce fameux Genie à occasionné à sa Patrie. Il est sur ses Terres où il se moque de tout ce qu'on declame contre lui, & de toutes les insultes qu'on s'empresse de lui faire à Londres. Il dit des Anglois, ce que disoit des Parisiens, le Grand Duc d'Orleans Philippe II. lorsque tout Paris crioit contre sa Regence. Ce Prince disoit en un mot, que les Parisiens, étoient comme de ces chiens qui aboyoient lorsqu'ils entendoient aboyer, mais qu'ils ne savoient plus ce que c'étoit de mordre.

APRES ce discours il fut s'asseoir auprès d'une Table, & comme je remarquai du bon sens, en ce que cet Homme venoit de dire, je demandai

dai à mon Italien, s'il le connoissoit. C'est un beau genie Philosophique me repondit-il. Il ne parle point de travers comme mille & mille de ces sortes de gens, qui s'imaginent avoir infiniment de l'esprit, parce qu'ils ont le don de parler d'un air Souverain, des choses, qu'eux mêmes, n'entendent souvent pas.

SUR ce raport je prémeditai de lier connoissance avec ce Philosophe, & comme je le vis tirer des papiers de sa poche & ensuite s'amuser à les lire, je remis ce dessein à une autre occasion.

ELLE ne tarda pas à se présenter, le lendemain me la procura. Etant allé me promener au Parc, avec mon Italien, nous y trouvames le même Philosophe. Il s'entretenoit avec les memoires de la Duchesse de——. Mon Italien, qui le connoissoit, sachant le desir que j'avois de lier conversation avec cet Homme, l'aborda sous prétexte de s'informer de

l'état de sa santé. Elle est parfaitement bonne repondit-il, & après certaines politesses, nous ayant demandé si nous ne souhaitions pas de nous reposer un peu, nous ne fîmes point difficulté de prendre place à ses cotez.

TENANT encore son livre à la main, est-ce là, un ouvrage Anglois, lui demandai-je ? Oui, Monsieur repondit-il, ce sont les Memoires d'une grande Ambitieuse. Plus je me rappelle ajouta-t-il, la pompeuse vie de cette Dame & tous les tracas de son Genie, moins je comprends certains caractères. Celui de celle dont je vous parle, étoit, en beaucoup des occasions, autant qu'épidémique. Elle ne l'auroit pas cédé, en bien de choses, à des têtes couronnées : quand une passion l'avoit subjuguée, il falloit qu'elle se satisfit, à quelque prix que ce fut. Aussi pourroit-on la comparer par bien des endroits, à une certaine Dame, à la qu'elle un grand Ministre, écrivit une fois à peu près en ces termes. MADAME,

MADAME,

SANS doute que vous m'attribués le retard de votre rapel à la Cour. Comme je commence, à me ranger sous les Loix de la Sincérité, je ne peut me dispenser de vous avouer, que j'y ai à la verité quelque part. C'est un espèce d'égarement de vous parler avec autant de franchise ; j'en connois aussi Madame, toute la consequence. Ceux qui respirent sous les ailes de la Fortune, me blameroient en secret, s'ils lisoient la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire ; Mais mon dessein à fuir jusqu'à vos attraits enchanteurs, va me mettre à couvert de l'Orage, dont vous pourriez être un jour, en état, de faire fondre sur moi. D'ailleurs en abandonnant sans peine, comme je vai faire, un Poste épineux, que tant d'autres regardent comme le Parterre le plus beau du Monde, je ne crois pas vous sacrifier beaucoup. Il

est vrai qu'il est orné abondamment du rare & du somptueux; mais le travail sans fins, les fatigues continuelles, & les prévoyances inséparables, à l'entretien de toutes les beautés de ce Partaire, sont de choses dont j'ai résolu de me décharger. Rejouissez vous donc Madame, de pouvoir bientôt par là, promener vos charmes à la Cour, & d'y pouvoir semer encore, tous les événemens, que votre Génie fertile, pourra de nouveau vous inspirer. Personne ne résistera à vos appas séduisans : Une foule de faux & vrais adulateurs, concourront à vos desirs, vous vivrez par conséquent nuit & jour, dans une brillante agitation, pendant qu'éloigné de tout embarras d'esprit, je goûterai, j'espère, la félicité d'une vie tranquille, que vous avez si en horreur. Comme je commence, Madame, depuis la résolution, dont je viens de vous parler, à me réjouir d'avance, des douceurs que je prétends en retirer, il

il faut que je vous fasse part d'une Fable, que je me souviens avoir lue, elle pourra vous defennuyer un moment, la voici.

Tous les Animaux ont sans contredit, des qualitez & des imperfections. Ils peuvent les distinguer, même se les communiquer par certaines expressions, la chose est incontestable. Mais les Oiseaux, à qui il ne manque que de Maitres de langue pour parler toutes celles du Monde, ont, entre autres avantages, ceux de la subtilité, de fendre l'Air, & de s'expliquer avec une bien plus grande aisance, que tous le reste des Animaux. La Cour volante est aussi plus leste, plus polie, plus brillante, & plus agréable, que toutes les autres.

IL fut un tems que la plus belle Linote, qu'il soit possible d'imaginer, ayant enchanté le Roi, tant par sa beauté que par son gosier charmant, prit un tel Empire sur l'esprit

esprit du Souverain, qu'Elle s'érigea en Maitresse absolüe. Un Perroquet administrant toutes les Affaires, suportoit la sote Ambition de la Linote. Mais cette beauté craignant que le pouvoir du Perroquet ne fut un puissant obstacle a ses desseins, lui opposa ses charmes. Cela joint à l'Art d'en faire usage à propos, rendit le Perroquet sourd & aveugle, & ses volonteze devinrent celles de la pernïcieuse Linote. Le desordre parut bien tôt dans le Ministère: Mille & Mille autres Oiseaux, ne furent pas long tems sans murmurer contre des injustices qui se commettoient chaque jour, par raport au capricieux Genies de la beauté qui charmoit les Cœurs. Les Milans, les Vautours &c, connoissant le pouvoir de la Linote, secondoient son inclination à semer le trouble & la discorde. Ils y trouvoient leur comptes: aussi avoient-ils grand soin, d'y entretenir l'esprit de cette Fêmele; mais
les

les plaintes réitérées de ceux qui s'intéressoient en faveur des innocentes victimes, qui avoient été sacrifiées aux Caprices de l'insensible Linote, deffilerent enfin les yeux du Perroquet.

CET Oiseau n'eut pas plus tôt réfléchi sur tout le mal qu'il avoit toléré, qu'il s'en repentit. Il fit un puissant effort sur lui même, pour engager le Roi, à éloigner la Linote, & Elle ne fut pas plus tôt hors de portée de Cabaler, que l'ordre & la justice, reparurent à la Cour des Oiseaux & dans toute sa dépendance.

LE Perroquet lassé alors de porter le fardeau de l'Empire de l'Air, s'en chargea, & il fut ensuite, dans un lieu tranquille, goûter la félicité du Repos. La Linote reparut après à la Cour : mais toujours guidée par un Esprit turbulent, elle recommença de nouveau, à semer la discorde : on conspira à la fin tellement sa perte, qu'Elle fut donner dans les

Filets

Filets d'un tendeur, & cela par conseil de ceux mêmes, qui lui faisoient les plus humbles soumissions. Elle étoit belle & bien faite, & le tendeur la mit en Cage, où elle chanta le reste de sa vie, les regrets de n'avoir pas eu plus de vertu, & moins d'ambition. Tel fut Madame, le sort de cette Linote. Je vous en souhaite un plus heureux. J'ai l'honneur d'être, &c.

LA fin de cet petit Animal charmant, dis-je, à assez du rapport à la destinée de plus d'une de ces Favorites, qui n'ont sçu généreusement faire usage du credit, qu'une aveugle passion d'un Prince, leur avoit acquits. Combien n'y-a-t-il pas de Femmes en effet, & même des Hommes, qu'un bon-heur surnaturel élève au dessus de leurs mérites & de leurs espérances? Combien n'y en a-t-il pas encore, qu'un genie incompréhensible, entretient dans une ambition si demesurée, qu'elle leur fait

fait oublier, jusqu'aux biens faits les plus dignes d'un éternel souvenir? Et combien n'y en a-t-il pas enfin, qui par un naturel detestable, ne desirerent perpétuellement, que les moyens de tout sacrifier à un orgueil, qui les devore jour & nuit? Lorsque le pouvoir mêt de telles personnes en état de se satisfaire, les Loix le plus sacrées sont des foibles obstacles à leurs desseins; & celles de la Nature & du Sang, n'ont même aucun empire sur leur esprit.

BIEN des Histoires des plus fidèles, nous instruisent non seulement des plus sinistres événemens, mais elles nous aprénent, que la plus grande partie, ont pris naissance par les ouvrages de ceux ou de celles, qui pouvoient les produire & les empêcher. Sans sortir de ce Siècle, combien d'exemples de cette nature, ne pourroit on pas citer?

EN examinant tant soit peu ses revolutions, on voit qu'il en a fait éclore,

éclore, dans les Empires, Royaumes, Républiques, en un mot, jusque dans les plus petites Souverainetez, dont la pluparts, ont été suscités, par des Femmes, des Membres de l'Eglise Romaine, ou par de ces gens à qui la fortune seule, avoit acquis un credit trop éminent.

POURQUOI accorde-t-on, aux femmes, disoit une fois à ce sujet, une personne fort sensée, d'autre privileges que ceux, de faire usage de leurs charmes & qu'à en orner la Société civile? Quelle nécessité, y a-t-il, de leur donner connoissance des affaires importantes?

QU'ON les laisse ignorer de tout ce qui a du rapport au Cabinet. Il leur sera alors impossible, d'en pénétrer les moindres ressorts, ni de s'en servir dans l'occasion, pour faire éclore ou échouer, ce qu'un judicieux Ministère croit devoir empêcher en faveur du bien Public.

DIMINUEZ,

DIMINUEZ, repondoit-on, à cet égard, à cette personne là, la passion des Hommes pour le Sexe & la curiosité des Femmes en général, ensuite votre Système, pourra être mis en pratique.

JE veux réprit-elle, qu'on considère une belle femme, comme une Image que la nature a illuminée des graces & des charmes, qui rejouissent la vuë. Je consens même, qu'en faveur de ces avantages agréables & utiles, on aime le beau Sexe aussi tendrement que la raison peut le permettre. Mais ne peut-on pas aimer une femme sans lui fournir occasion de sortir de sa sphère, en sortant soi même, de celle dont on ne doit jamais s'écarter ?

PENSEZ vous que ce soit par une passion aveugle & qu'à n'avoir rien de réservé pour la femme qu'on aime, que cette même femme croira votre tendresse d'un grand mérite ? Au contraire, elle la considèrera, en certains

certain tems, comme une sottise sujette à pouvoir lui devenir nuisible par la suite. Dans cette crainte, il lui prendra quelquefois envie, de profiter de la foiblesse d'un époux ou d'un Amant, pour en arracher de l'Ame, jusqu'aux plus secretes pensées, afin de s'en faire un bouclier, pour s'en servir contre lui même, en cas de besoin.

IL est facile de diminuer la curiosité des Femmes : Pour y parvenir il n'y a qu'à ne leur apprendre que ce qu'elles doivent savoir, & ne leur montrer que des choses, qui ne peuvent point choquer la prudence. Par ces moyens cette curiosité diminuera insensiblement, & elle ne pourra jamais s'étendre au dela de la Raison.

Si une Femme ne fait rien, il est constant qu'elle ne peut apprendre rien à personne, & si elle n'a rien vû, il lui est impossible de faire la moindre description. De sorte qu'en les laissant ignorer perpétuellements
tout

tout ce qui est du ressort du Cabinet, on ne produiroit qu'un bien, qui rejailliroit jusques sur elles mêmes.

A l'égard des Ecclesiastiques, si on en usoit ainsi, les Souverains, les Etats & les Peuples y trouveroient indubitablement des avantages considerables. Outre qu'en les excluant généralement pour toujours, des charges, emplois, &c, qui ont du raport aux affaires des Gouvernemens, on les priveroit des moyens d'accumuler des biens immenses, c'est que la Cour de Rome, feroit à la fin contrainte, à ne connoître que ce qui concerne le Spirituel, & elle rentreroit avec le tems, dans les bornes de la Paix & du devoir.

ENFIN si le Sexe ignoroit toujours les affaires d'Etat, si les Cardinaux residoient éloignez des Ministères, les Archevêques & Evêques dans les Palais de leurs Diocèses, les Abbez dans leurs Maisons Monacales, & que le reste des Ecclesiastiques ne s'occupat

s'occupat qu'aux fonctions chrétiennes, il y auroit dans chaque País, moins de factions & de caballes, & la paix se trouveroit un jour, par là, certainement solide & permanente.

MAIS ce n'est là qu'un raisonnement inutile; quand il seroit des plus merveilleux, la chose n'est pas praticable: Depuis un tems immémorial, les genies des Femmes, & des Eclésiastiques, ont pris de si fortes racines dans les Ministères, qu'il seroit impossible de les en debusquer, puisqu'il est notoire, que les affaires des plus grands Royaumes, ont, depuis un grand nombre d'années, presque toujours été administrées, soit par le sexe ou par des Ecclesiastiques; & les dangereux Enfants de St. Ignace, ont si bien fermenté une manoeuvre si irrégulière, qu'il n'y a pas à attendre de voir jamais réprimer un million de forfaits, dont les Disciples de ce grand St.

sont en partie les premiers & principaux auteurs.

DE quelque point de vuë au reste, qu'on envisage la vie la plus parsemée de fleurs, on n'y decouvre qu'un contraste indifini. Le Scêptre, & la Houlette, ont leur douceurs & leur amertumes ; les humains qui marchent entre les Rois & les Bergers, rencontrent également dans la vie, des agrémens interrompûs par de peines inféparables du Monde. Il ne se trouve point aussi des roses sans épines. L'état du vrai Philosophe plus à l'abri que tout les autres des variations chagrinantes, n'est point exempt de vicissitudes. Mais les plus grandes, ou du moins les plus sensibles, ne sont jamais bannies du Trône.

Au moment qu'une tête couronnée croit souvent n'avoir plus rien à desirer, la naissance d'un événement inattendu, est quelquefois capable de renverser ses plus parfaites felicités. Il en est de même
du

du Seigneur, de la Duchesse, du Ministre, du Général, du Courtisan, de la Dame de Cour, de la Galante, du Bourgeois, de la Femme de Menage, de l'Eclésiastique, de la Recluse, du Campagnard, de la Villageoise, du Marinier, de l'Amazone, du Patron, de l'Esclave, & enfin du Philosophe. Mais l'avantage que possède au dessus de tous les autres mortels, cet homme peu ou point du tout ambitieux est, qu'une raison qu'il chérit plus que la vie, lui fournit les moyens de puiser du nectar dans des Sources, où d'autres, ne sauroient y puiser que du fiel. Ce Philosophe ne doit appréhender qu'une indigence, à la quelle il ne pense qu'aux momens que la Nature l'y contraint. Alors peu de chose remédie à ce grand mal, & peu de chose, est par tout facile à trouver. Tout le reste du Monde au contraire, outre mille choses qu'il doit craindre par sa foiblesse à les trouver

trouver facheuses & par sa promptitude à y être sensible, n'est qu'un tirant achevé de lui même, parce que la sottise, est nuit & jour son Idole.

LES revolutions de l'Ame & de l'esprit, ne produisent des effets tristes ou agréables, qu'autant que nos sens leur en permettent la puissance.

L'AME & l'esprit fermentent les impréssions que font en nous des images, qui influent dans nôtre imagination, & qui ne cessent de s'y représenter en certains tems, par cent couleurs diverses. Si la raison ne les fixe du point de vuë de son Empire, on peut confiderer un Dragon pour une Colombe, un Antre affreux pour un Louvre, un Parterre pour un Abime, la disette pour l'abondance, ou la pauvreté pour la Richesse.

UN chacun au centre de l'une & de l'autre, en ce que le Monde, n'est qu'un tissu de Richesse & de pau-

D

vreté,

vreté, un chacun en un mot par un destin incompréhensible, y traine une vie mixte en ne discontinuant d'y chercher un contentement qu'il ne connoit pas, par conséquent qu'il ne trouve jamais, parce que l'Homme en général, est un goufre d'ambition, qu'à peine l'Univers pourroit combler.

LA Terre & les Eaux fussent elles quatre fois plus vastes qu'elles ne le sont, elles se trouveroient peut-être encore trop petites, pour certains Grands, dont les desirs sont sans bornes. Il y auroit trop à dire enfin, sur un défaut, qui, pour le malheur du Genre humain, n'est que trop général & trop pernicieux.

MAIS disons seulement, que tous les efforts des *Espagnols*, des *François*, des *Napolitains*, &c. pour entraîner la Maison de *Savoye* dans leur Parti, ont été impuissans. La Cour de *Vienne* l'a emporté sur eux, & la Reine de *Hongrie*, à mieux aimé

mé risquer de voir dominer le Roy de *Sardaigne* sur le Milanez, que d'y voir établir un Fils d'Espagne.

Un pareil établissement, s'il faut parler sans deguifement, ne pouvoit être confideré que d'un oeil de courroux, par la bonne & paifible Politique. Quelque que soient les Intérêts particuliers des Princes & des Republiques d'Italie, le repos du Païs, fera toujours ce qui affermira de plus en plus, les fondemens de leurs Puiffances. S'ils avoyent été unis & refolus à repouffer le trouble, il est constant que l'Etranger, se feroit fort gardé d'y négocier de nouvelles Dominations, encore moins d'y en établir.

L'ESPAGNE non contente d'avoir transplanté un Rosier, par consequent un Arbre épineux dans le Jardin de l'Europe, veut y en transplanter un fecond; S'il y prend jamais racines, la redoutable & Ambitieufe Parmefanne, les y étendra par

une culture de sa façon au préjudice du Général.

QUANTITE de Troupes débarquées sans obstacles, sous la Protection, des Escadres de *France* & d'*Espagne*, les *Napolitains* en Campagne, le Comte de *Montemar* Général des *Espagnols*, remuë Ciel & Terre, pour obtenir de tous côtez, des passages & des vivres à ses Troupes, dans le tems qu'un Ministre de *France* declare au Roi de *Sardaigne*, que son Maître avoit resolu de faire passer 25 Mille Hommes en *Italie*; que doivent esperer les Puissances *Italiennes*, de tant d'aviditez etrangeres, à s'emprêsser d'allumer dans leur Pais, le Flambeau des ruines publiques?

LE Regne de Philippe II. à dire vrai, paroît en partie, être ressuscité; Mais ceux d'Henri le Grand, & de Louis le Juste, pour le malheur de l'Europe, sont encore à renaitre. L'esprit de l'implacable Duc d'*Albe*, n'aspire qu'à ravager la Terre: Pour
paroître

paroitre brillant à son Maître, il brulle de la teindre du sang humain. Deja il tire l'Épée à demi, il est donc tems, de la lui faire tirer entierement, ou remêtrre tout à fait dans le fourreau.

SOUVENT pour trop attendre à prévenir, d'un mal, les suites facheuses qui se manifestent par de simptoms divers, on risque à rendre tous les remedes inutilles, & a devoir succomber, parce qu'on aura trop négligé à éviter sa perte.

QUAND un Loup sort du Bois, quelque chose de plus éssentiel, qu'à respirer un Air libre & sain, l'attire aux Champs. Si des Bergers qui l'aperçoivent, ne lachent tous leurs chiens après, & ne veillent de concert aux Troupeaux des uns des autres, les plus exposez, celui sur tout où le Loup aura visé un rapt, en sera la premiere victime. Dès qu'il aura étranglé les chiens des uns, les autres fuiront à son aproche, ou ils seront si intimidés ou si foibles, que le Loup

deviendra maître de ravager tous les Troupeaux, faute, que les Bergers auront négligés de lancer leur chiens tous à la fois, sur l'Ennemi des pauvres brébis.

IL pourroit fort en arriver de même aux Puissances Italiennes, à moins, qu'elles ne prennent au plus vite, la ferme & inalterable résolution, d'unir leurs conseils & leurs forces, contre les Espagnols & les François. Il n'y a que ces remèdes à opposer au mal dont elles sont menacées, Qu'on pense tant qu'on voudra, qu'elles ne doivent craindre, qu'autant qu'elles pourront s'intéresser pour la Reine de *Hongrie*, si on s'imagine que l'Orage n'est préparé que pour cette Princesse, on ne sauroit donner dans une illusion plus absurde. Plus les Italiens s'afermiron dans cette idée, si contraire au sens commun, plus ils ébranleront les fondemens de leurs Etats. Si la ruine de la Reine de *Hongrie* arrivoit aujourd'hui, on
travailleroit

travailleroit demain à la leur. Celle de bien d'autres s'ensuivroit, & tels seroient indubitablement, les fruits d'un système inique.

On ne sauroit disconvenir, reprit mon Philosophe Anglois, d'une vérité aussi constante, mais ajouta-t-il, je prévois qu'on va travailler fort sérieusement, à éviter d'aussi grands malheurs. La famille de Bourbon est je pense, montée au plus haut de son période, & la decadence du premier Ministre de la Grande Bretagne, lui est un échec, que je ne pense certainement pas, qu'elle puisse jamais venir à bout de parer.

La tempête, semble du moins devoir tourner sur les manœuvres Françoises, qu'une partie de nos Dragons de Mer est destinée à rendre vaines. R— W—, cet Homme, si peu digne du Souvenir de sa Nation, ne pourra plus contrebalancer les progrès des formidables forces Navales que nous avons, tant sur l'O-

cean que sur la Méditerranée. Par conséquent le peu de Marine qu'à la France, devra demeurer oisive dans ses Ports, ou ses vaisseaux se trouveront bien tôt détruits.

MAIS, dis-je, est ce que ce Monsieur R—— W——, à été aussi Antagoniste de sa Patrie, qu'on le publie? C'est un Homme, repartit-il, qui possède un Genie supérieur, mais tout a fait hétéroclite. Son grand but étoit, de rendre son Gouvernement autant despotique que particulier, & connoissant mieux que personne, qu'il ne pourroit jamais y parvenir, sans dégraisser la Nation, il n'adoptoit que moyens qui pouvoient y contribuer.

POUR cet effet, il se trouvoit souvent en quelque manière, dans la dure nécessité, de favoriser indirectement les propres Ennemis de la Grande Bretagne. Mais le plus grand mal de cela étoit, qu'il ne pouvoit y réussir, que par le soutien d'un grand parti qu'il

qu'il avoit eu l'Art de se faire, par moyens prohibez & mille menées obliques.

UN Ministère de cette Nature lui coutoit des sommes immenses : il devoit faire de pensions à épuiser le Trésor Royal ; mais il avoit le don & l'adresse, d'y faire rentrer de l'or en si grande abondance, qu'étant Maître de puiser à discretion dans cette source intarissable, il trouvoit toujours de quoi captiver une infinité d'Illustres Mercenaires, qui lui faisoient payer chèrement, les services qu'il en achetoit. Dans le moment, vous allez voir passer deux fameux complices, des forfaits de cet incompréhensible Ministre.

C'EST vrai, reprit mon Italien ; je les vois venir : ils me paroissent même s'entretenir avec quelque espèce d'agitation. Ils se deménent peut-être, répartit le Philosophe, sur les coups mortels, qu'on a porté à celui, qui, sans cela, auroit pû leur fournir

encore, de quoi soutenir un train qu'ils vont être sans doute réduits, à en devoir reformer les deux tiers au moins. Ils ne seront pas les seuls je pense, ajouta l'Italien, qui devront avoir recours à cette chagrinante résolution. Oh, pour cela je vous assure, repliqua le Philosophe, qu'il y en aura cent & cent autres, qui, comme ceux ci, il faudra qu'ils rappellent la simplicité & l'œconnomie, que la prodigalité du Ministre, en leur faveur, les avoit pour ainsi dire engagés de bannir de leurs Maisons, de la Ville & des Champs.

De combien de sortes de révolutions, dis-je, sera donc suivie celle, qui à enlevé à Monsieur R—— W—— le grand pouvoir, que la Renommée à chanté pendant je ne fai combien des Années, être d'une puissance à ne devoir jamais s'affoiblir ?

Vous me demandez là Monsieur, une chose, répondit le Philosophe, encore impossible à savoir. On en pourra

pourra du moins juger, qu'après toutes les decouvertes du comité des Communes, dans l'examen qu'il fait des 10 dernieres années, du Ministère de Monsieur W——. Pendant ce tems là, il viendra au jour je pense, bien des affaires qui soupirent peut-être encore, dans l'Ame d'un secret expirant. D'ailleurs, la révolution dont vous parlez, peut en entraîner de si considerables & de si frapantes en plus d'un continent, qu'il faudra attendre tout au moins la fin de la Campagne, pour être en état, d'en juger avec quelque espèce de fondement.

Nos forces, ne vont seulement que commencer à paroître redoutables aux ennemis du bien général de l'Europe. Jusqu'à aujourd'hui, elles n'y ont eu que des influences, qui ne produisoient à la Nation Angloise, qu'un chagrin inexprimable, de se voir la victime d'un jeu, qu'elle payoit si cher à beaux deniers com-

ptants. Mais à présent, qu'elle à surmonté la tyrannie, il est assuré qu'elle se vengera sur la France & l'Espagne, avec usure, de tous les reffors qu'elles ont fait jouer, pour la rendre dupe de leurs sophistiques manies; Et il est presque moralement certain, que la foudre ne s'apprête que pour fondre, sur des Alliez, qu'on a resolu de réduire à la raison & moriginer d'importance.

IL faudra pour cela repris-je, des forces bien grandes. Il y en a contre eux, actuellement sur pié réparti-il, un tiers de plus qu'il en est besoin, & cela est une verité que je vai demontrer si clairement, qu'il vous fera impossible d'en douter.

LES Anglois dit-il, ont 160 Vaisseaux de Guerre en Mer, outre plus de 40 dont ils peuvent faire usage en cas de besoin. Ils n'ont qu'environ 40000 Hommes de Troupes de Terre, mais s'en est autant qu'il en faut, pour secourir les Pais-Bas, Autrichiens,

chiens, si l'occurrence le requere, & pour la garde des Places Britaniques. Le Roi à suffisamment de Troupes tant Hannovriennes qu'auxiliares, pour garantir son Electorat de toute insulte, & supposé que non, le moyen d'en négocier en Allemagne où dans le Nord, seroit bientôt trouvé.

ON a si bien firé les Etats Gene-reaux de leur lethargie, que depuis l'Augmentation qu'ils ont faite dans les Troupes de la Republique, ils se trouvent avoir 80000 Hommes en bon etat. Ils ont deja fait Armer 25 Vais-seaux & 25 autres ne tarderont point à l'être.

SA Majesté la Reine de Hongrie, à présentement, tant en Campagne que dans des Places, plus de 200000 Hommes de belles & bonnes Trou-pes, & amplement dequoi ne les lais-ser manquer de toutes choses conve-nables à la vie & à la Guerre. Tout cela joint aux 60000 Hommes du Roi de Sardaigne, forme d'abord des forces

forces bien respectables. Il me paroît du moins, que 250 Vaisseaux de Guerre bien conditionnez & bien pourvûs, il en est plus qu'il n'en faut, pour une centaine, que l'Espagne & la France ensembles, ne sont pas en état de faire paroître en Mer cette Campagne.

POUR ce qui concerne les Troupes de Terre,

200000 Hommes de la Reine de Hongrie, outre

30000 qu'elle se trouve avoir dans ses Pais-Bas,

40000 de la Grande Bretagne, outre plus de

30000 que le Roi à en Allemagne tant Hannovrienes que autres,

80000 de la Republique de Hollande & enfin,

60000 du Roi de Sardaigne, sans compter

6000 Hommes du Duc de Bruns. Luneb. Wolfenb. &

10 a 12000 du Duc de Modene, font

font le nombre de 440000 Hommes de Troupes effectives, qui ne manquent point, comme la plupart de celles des Alliez, ni d'Argent, ni de pain, ni d'habits, ni de cheveux, ni d'Armes, ni de rien en un mot, de ce qu'il est besoin pour attaquer & deffendre avec succès. Il est présentement quéstion, ajouta-t-il, de voir la quantité de Troupes que les Alliez peuvent être en état d'oposer à 350000 Hommes seulement, nombre avec lequel il suffit pour les attaquer de tous les cotez.

LA France à aux environ 300000 Hommes sur pié tant en milices, que neuves & vieilles Troupes à demi ruinées. De ce nombre, par la quantité de Places fortes, qui lui est très conseillable de munir de bonnes Garnisons, Elle ne sauroit en mettre aujourd'hui en Campagne, que 150000. On fait de science certaine, que l'Espagne achève de faire les derniers efforts, pour avoir 35000 Hommes

Hommes en Italie, & que le Roi de Naples s'épuise pour joindre à ces Troupes, 17 à 18000 Hommes tant à pié qu'à cheval. L'Empereur qui par sa mauvaise fortune, est comme contraint de fixer sa Residence à Francfort, n'ayant plus de Places à garder, peut avoir en campagne 21 ou 22000 Hommes, mais qu'il devra être dans peu, indubitablement très embarrassé, de savoir où prendre dequoi les payer. L'Electeur de Saxe, ne pourra guères en avoir plus de 24000, & le Roi de Prusse tout Puissant qu'on le dit, n'en sauroit mettre en Campagne contre la Reine de Hongrie, au dela de 40000 sans courir risque de perdre des Pais, que sa plus grande attention doit être, de les conserver.

150000 Hommes de la part de la France,

35000 de la part de l'Espagne,

18000 de la part de la Cour de Naples,

22000

22000 de la part du nouvel Empereur,

24000 de la part de l'Electeur de Saxe, &

40000 de la part du Roi de Prusse, ne font jamais que le nombre de 289000 Hommes de Troupes, tant bonnes que mauvaises: Mais qu'on en mête 300000 compris celles que pourront fournir les Electeurs Palatins & de Cologne, il s'en trouvera encore 50000 de plus, du coté du parti de la Reine de Hongrie, dans un tems où les Alliez devront soutenir la guerre à grands fraix, pendant que cette Princeesse, tient de quoi la leur faire plus d'une année, à leur propres depends, par le moyen des butins qu'on a fait sur eux.

RIEN n'est plus clair dis-je alors au Philosophe, & cela s'appelle raisonner pertinemment des affaires générales & non en parler en Iroquois, comme font mille & mille Docteurs de Montmartre, dont une infinité,

finité, veulent être Politiques, malgré le bon sens & le genre humain.

Trop charmé de la connoissance de cet Homme, pour ne pas me la conserver, je voulus l'engager à venir manger une Salade chez moi, mais m'ayant remercié pour ce jour là, & nous ayant offert le chocolat pour le lendemain, je le pris au mot, & je ne manquai pas de me rendre chez lui à huit heures du matin, avec mon Italien.

Nous le trouvâmes dans un appartement meublé d'une simplicité très grande, mais fort propre & commode. Tout y étoit, pour ainsi dire Philosophique, jusques aux ustensilles.

IL parut charmé au reste, de nous voir : du moins l'humeur joviale & les politesses aisées avec lesquelles il nous reçut, me certifierent en partie, que notre arrivée lui procuroit quelque plaisir. Une Gouvernante aussi jolie & mignone, que trefonçier ou chanoine

chanoine chargé de benefices puissent en avoir, ne tarda pas à apporter du thé & du chocolat exquis.

EN voyant arriver cette menagère, je fis sur les champ une exacte revue de ses charmes : le Philosophe, remarqua ma promptitude à les parcourir & s'il eut été Espagnol, Portugais, ou Italien, j'aurois fort risqué en ce moment là, de perdre une estime dont il commençoit de me favoriser ; mais graces à son caractère digne d'envie, il m'adressa une espèce de ris gracieux, qui marquoit qu'il étoit charmé de voir ; que je n'étois pas indifferens pour des Images du Seigneur, qui méritoient quelque attention.

COMMENT trouvez vous cette fille dit-il, qui vient de nous apporter le chocolat ? C'est un ouvrage humain repondis-je, qui me paroît très regulier & bien conditionné : La vuë en est du moins, ajoutai-je, tout a fait agréable. Je l'ai autant qu'élevée reprit-

reprit-il, & par le plaisir que j'ai d'avoir réussi à lui inspirer des sentimens dignes de mes soins, je me trouve aujourd'hui amplement dédomagé, des peines que je me suis données pour la rendre d'un caractère préférable à toutes les graces que la Nature à si bien voulu la gratifier. Elle est née d'un Pere dont je révère la memoire : un de ces jours je vous ferai part de l'abregé de sa vie, comme d'une chose que vous ne serez pas, je pense, fâché d'entendre. Aujourd'hui, nous nous entretiendrons, si vous le voulez bien, sur de matières plus ou moins intéressantes.

HIER en arrivant chez moi, je reçus une lettre où il se trouve inséré entre autres circonstances, de faits, qui ne font guère honneur à un des Ministres de la Souveraine, dont les interêts se trouvent agitez dans la plupart des conversations. Cette lettre est d'un Homme, que le sort a arrêté en Hollande, dans un tems
que

que j'espérois de le revoir en Anglet-
terre : je ne dirai rien de son peu ou
beaucoup de mérite, voulant vous
laisser le plaisir d'en juger, par la
lecture que je vai faire de ce qu'il
m'écrit. Notre aimable Philosophe
prit aussitôt la lettre en question, en
disant, voici Mrs, ce que me marque
l'ami dont je viens de parler.

MONSIEUR,

TOUTES les revolutions qui ar-
rivent, pour ainsi dire sous nos
yeux, sont certainement bien incom-
préhensibles : Il est assuré que le Sié-
cle prochain aura de la peine d'y
ajouter foi, à moins que la nature y
laisse passer un grand nombre de te-
moins irréprochables. On reçoit de
par tout de nouvelles, dont la plu-
part, tiennent de la fiction ou d'une
malignité bien grossiere. J'ai vû un
papier au coin François, où il est
écrit, que le Divan fait assembler
un

un grand Corps de Troupes en Bosnie, dans le dessein de rompre avec la Reine de Hongrie. Que pensez vous d'une nouvelle si suspecte? Ne demanderiez vous pas à celui qui vous la voudroit vendre pour être de bon aloi, une caution bien solvable?

POURRIEZ vous jamais croire, que, le Turc, quelque Turc qu'on pourroit se le figurer, fut capable d'une perfidie aussi criante? Quand vous pencheriez d'ailleurs, à vous l'imaginer, le bon sens, tarderoit-il à vous éloigner d'une erreur de cette espèce, en vous portant à examiner quelques minutes, l'épineuse situation des affaires du Serail?

SANS doute qu'en jettant les yeux sur celle des Esprits qui résident dans ce lieu de Delice, si sujet en même tems à enfanter de Phenomènes, qui le remplissent souvent d'efroy du soir au matin, vous n'adopterez l'extravagante nouvelle dont je vous fais part,

part, que pour un Venin qui ne mérite pas le moindre contre poison. Les Politiques, qui suivent les événemens les plus remarquables fissent aussi sans miséricorde, tous ceux qu'un zèle déplacé engage à chanter, que les Alliez tendent à la Reine de Hongrie des filets, où cette Princesse sera contrainte de se prendre.

QUELQUES uns fondent un raisonnement si absurde, sur une Alliance qu'ils assurent, que la France est venue à bout de conclurre, avec l'Empire Ottomant, par le moyen de Mehemet-Efendi, Ambassadeur Extraordinaire à la Cour de Versailles, de la part de la Porte.

CETTE Alliance disent-ils, est offensive & deffensive pour plusieurs Années, & elle est en partie le fruit d'une Françoise, que l'Ambassadeur Turc a envoyé au Grand Seigneur, pour une jeune Dame, qui surpasse en beauté & en genie, toutes celles du Serail. Quoiqu'il en soit, cer-
taines

taines personnes veulent, qu'on ait offert des avantages à une Dame voilée, & réellement une des plus belles épouses que le Seigneur ait jamais eu, qui ont seduits ce jeune cœur & qui l'ont faits refoudre, à sortir d'un Serail Moderne, pour s'aller renfermer dans un autre plus ancien & plus renommé.

LA nouvelle, il faut en convenir, fausse ou veritable, à un certain tour comique, qu'on ne fait guère que devoir en penser. Sous le titre de Serail Moderne, on pourroit comprendre cette fameuse Abaye où se retirent des Illustres beautez à qui la fortune a oublié de fournir dequoi figurer avec éclat, sur son Théâtre pompeux.

ON pretend enfin que la Dame en question, se trouve infiniment mieux d'être favorite d'un Dieu visible, que de celui qu'elle cherchoit quelque fois inutilement. Dans sa nouvelle demeure, elle n'a qu'à souhaiter
pour

pour être satisfaite ? Un époux tel que celui sous le Drapeau duquel, on l'avoit conduite, n'avoit pas eû le don de lui procurer de ces momens indicibles qu'elle goûte aujourd'hui à long traits. Cette Dame ne troquerait pas aussi, son sort present, assure-t-on, pour celui de la plus respectable Vestale de l'Vnivers.

Au Serail, où elle est, tout concourt à prévenir ses desirs : elle y fait rétifier certains passages de la Loi, qui gênent un peu trop la liberté du cœur, & par un don que la Nature semble avoir avantage le Sexe de sa Nation, beaucoup plus amplement que tout autre, cette Cléopâtre, n'a guères moins de credit dans sa nouvelle retraite, que n'en avoit jadis à Bâbilone, cette fameuse Semiramis (Reine des Affiriens) lorsqu'elle rendit cette Ville, la merveille du Monde, & l'endroit de ces plus sensibles traveaux, qui se dédient ordinairement au Dieu de la tendresse.

E

CETTE

CETTE Dame enfin, s'est acquise une si grande Puissance, que les Argus s'endorment, quand elle souhaite de goûter les précieux fruits de plusieurs intrigues clandestines. Sa générosité lui procure de si grands avantages, qu'elle ne manque jamais de quoi employer tous ses momens. C'est du moins là ce que quelques personnes bien du mal instruites, ont jugés à propos de communiquer au petit Roi d'Itaque de ce Climat.

Si cette histoire est véritable, elle est en même tems assez singulière ; mais a vous parler franchement, je la crois inventée à plaisir ; Car pourroit-on se persuader sans quelque repugnance, qu'on eût fait présent en France à l'Ambassadeur circonçois, d'une belle Vierge, pour le Grand Seigneur ? On m'a voulu objeter à cela, que les raisons d'Etat avoient de tous tems été sans bornes, & qu'une Alliance comme celle dont j'ai fait mention, valoit bien une
Vertu

Vertu de moins dans un Royaume. Mais cette Alliance est, j'en suis assuré, la plus grande des chimères.

Du moins, Méhémet Efendi, la chose est certaine, n'a ordre de séjourner en France, que pour en apprendre ce qui s'y passe de plus essentiel, en même tems, le fort & le foible de la Puissance & du Gouvernement du Royaume, & ce Ministre Ottoman, est peut-être le plus delié Politique, qu'on sauroit jamais imaginer. Il est bel homme & tout a fait gracieux.

OUTRE ces avantages il fait vivre noblement, & il possède la maniere de savoir s'introduire dans les bonnes graces des premieres personnes des deux Sexes. Plusieurs ont de tête à tête avec lui, dont il tire agréablement parti. C'est autant qu'un Turc à bonne fortune ; il lui en tombe du moins de tems en tems, entre les mains, qui meritent assez de ne pas être rebutées, & il met fort

bien tout à profit, également que la noble Signora, dont le Rang n'empêche point les exercices galants.

L'ABSENCE de son Hercule lui cause pourtant bien des soupirs, qui commencent néanmoins à être moins fréquens chez cette Illustre coquette. Un nouveau Priape est venu à bout d'étouffer des douleurs que l'Amour avoit imprudemment jettés en moule, faute de précautions Angloises. Depuis la triste fin de son Adonis, le Dieu de la tendresse l'auroit traitée assez généreusement, si elle se fut moins humanisée : mais malgré sa grandeur & sa pompe, elle ne pouvoit se contenir de certaines familiaritez fermentées par des occurrences & un temperament, capables de faire voler au Naufrage, toutes les Vertus du Siècle.

Aussi l'Amour n'a pas d'ecueil, que cette fameuse Heroine, n'ait courru les delices & les dangers. On ne peut quelquefois pas toujours se

contraindre : il y a des tems qu'on se livre fans bornes à ces fortes de plaisirs, dont on paye à la verité, souvent cher, les sensibles douceurs ; mais il n'en est pas de même de toutes les intrigues clandestines, puisqu'il y en a des millions dans le Monde, qui sont conduites avec des talens & des mesures si justes, que les Argus les plus habiles, sont aveugles en bien des occasions.

VOTRE Ville ne manque pas de ces personnes qui possèdent tout ce qu'il faut, pour contenir la critique en profond silence sur leurs comptes. Elles n'en sont redevables qu'à des heures bien menagées & qui naissent le plus souvent, par les influences d'une imagination feconde en expedients necessaires, & qu'à des prevoyances peu communes. Votre Ville contient enfin, de Vertus de tous rangs & de tous prix. Elle est du moins renommée pour jouir d'un tel avantage, & vous n'en douterez

nullement j'espère, par le contenu de la lettre suivante, qu'une bonne Dame, que les années rendent très sage, eut dernièrement la charité, de me communiquer.

MADAME,

DEPUIS que je suis à Londres, je n'ai presque pas joui d'un seul jour de santé. Tristes progrès, penserez vous, en voyant ma lettre, que j'ay jusqu'à présent fait, en Angleterre ; En effet, la maladie, telle qu'elle soit, n'a rien de gai. Je me suis cependant roidie, contre les influences de l'air grossier de cette ville. Le courage a secondé mes desirs, aussi compte-je d'être à peu près quitte du tribut, que je devois apparemment aux vapeurs Nitreuses, dont l'Angleterre abonde en tous tems.

LONDRES sur tout paroît infectée de brouillards composés de la fumée du feu qu'on y fait d'un charbon
de

de pierre, tiré du sein de la Terre. C'est un combustible mal propre, plein de souffre, & du quel on ne respire rien de bon. Mais que vous dirai-je Madame? C'est l'usage ici de ne brûler autre chose. Il faut se faire à tout, & je préfère encore l'odeur de ce feu, à celle qui régne dans les Villes d'Espagne. Je vous jure de n'avoir de la vie tant souffert qu'à Madrid. Une infection insupportable ne discontinuë de vous y assaillir nuit & jour. Toutes les rues sont semées d'excrémens. Si l'on ne les voit, l'odorat vous avertit bien-tôt, qu'il en abonde dans chaque quartier. Je ne fai comment tant d'ordure, ne choque ni la vuë, ni la respiration des habitans du País. Il faut, je pense, qu'ils soyent naturalisez avec la corruption, ou qu'ils aient perpétuellement le cerveau bouché de façon, à ne pouvoir jamais être pris par le nez. La plupart des Espagnols sont bien graves & bien

orgueilleux, mais ils sont enfin à mon avis, encore plus sales. En revanche notre Sexe en Espagne est des plus charmant. C'est dommage qu'il n'y jouisse pas d'un peu plus de liberté que la sottise ne lui en accorde, mais la gêne où l'on fait qu'il y vit, ne l'empêche pourtant pas de satisfaire une passion dont il est souvent dévoré.

QUITTONS Madrid, Madame, pour reprendre Londres, & pour dire que malgré mon peu de santé dans cette dernière Ville, j'y entrevois des agrémens bien sensibles. Les appas y sont courrus, on ne peut d'avantage. Il est vrai, que les Anglois sont peu constants, & que l'Amour est pour eux, une girouëtte, sujette à tourner au moindre vent. J'ay crû être Milady & Comtesse pour quelques mois, mais Madame, à peine l'ai-je été huit jours. En revanche je compte devenir Duchesse. Quelle variété de fortune !

JE

JE ne perdrai rien au change, direz-vous peut-être ; j'avouë, si les suites repondent aux apparences, que j'aurai au contraire tout lieu de me louer, du changement de Milord Che—— & du Comte d—— qui ne m'ont quittée, que pour voler dans les bras d'une Brétonne, nouvellement débarquée. Je l'ai vûe, elle a un minois des plus frians. Mais Madame, l'Amasonne de Paris, m'a écrit, que cette nimphe est sous le linge, d'une couleur peu apétissante. J'en suis d'une joye peu commune ; pourtant je ne laisse pas de me repentir quelquefois, de ce plaisir injuste : la pauvre enfant, dis-je, en moi-même, peut-elle de la fantaisie bizarre de la nature à son égard ?

N'ETOIT-elle pas la maitresse ajoute-je, de se jouer de moy, comme elle à fait de la Brétonne ? Sans doute ; Elle pouvoit me doüer d'un visage marroquiné & d'un corps de Venus. En semblable figure aurois-

je trouvé beaucoup de curieux à rechercher mes beautez cachées ? Non, les merites visibles semblent suffir je pense, pour toutes négociations galantes ; On ne requiert jamais exhibition d'autre chose que dans un particulier souvent nocturne. De sorte, que je regarde le visage, principalement celui d'une femme, comme l'enseigne, qui fait valoir une boutique, ou comme le titre d'un livre qui frappe, & qui fait d'abord naître l'envie de l'acheter, à celui qui y jette les yeux dessus.

ENFIN je souhaite, que la Bretonne me surpasse en Art de captiver, & qu'elle conserve sa conquête autant d'années, que je l'ai fait de jours. Elle auroit alors le moyen, d'attendre des nouvelles occasions ; car Milord est prodigue envers une femme tant qu'elle lui plait. En huit jours j'en ai reçu en belles guinées, & en autres choses, la valeur de six mille livres de France. Il est riche
en

en argent & en biens, c'est en un mot un Perou, pour une Vertu de nôtre ordre. Jugez par là Madame, si je l'eusse conservé quelques mois, si j'aurois eû le tems de m'acquérir des plumes brillantes & solides.

MAIS c'est un volage & un Amant fantastique. Depuis qu'il a cessé de brûler de l'encens sur mon Autel, l'Abbè Marquis, que vous connoissez, m'a fait le portrait du genie de ce Cavalier. Je le donne a la Bretonne, ma-t-il dit, tout au plus pour deux semaines. Je ne sai au reste dans quelles vuës il paroît tâcher de se faufiler avec moi: s'il s' imagine de s'insinuer dans mes graces, ou de participer soit au fonds ou aux revenus de mes petits Domaines, je vous jure, qu'il donne à gauche. Vous connoissez l'oiseau; C'est une sangsue dont je n'ai aucunement besoin. De pareils chevaux à l'Ecurie, ne conviennent pas du tout, à une galante sensée.

E 6

Vous

Vous ne savez que trop, combien la pauvre Madame Pedurier de la rue de Richelieu, à été la dupe de cet Abbé Marquis. Quarante mille livres que lui ont coûté les fines parties de plaisirs de son invention, pendant son séjour à Paris, l'ont renduë plus réservée en fait d'intrigues. Quand reviendront vos quatre mille écus : c'est ce que vous ignorez, de même que je fais le retour de mon Brillant, dont vous savez qu'il eût l'Art de me faire quité. Bon soir, & bon jour tout ensemble, minuit sonne. Si ma convalescence me le permet vous recevrez de ma part, de choses peut-être, plus intéressantes. Je suis en attendant tout à vous.

VÔTRE, &c.

J'AI

J'AI passé sous silence dit alors le Philosophe, ce qui concerne le Ministre en question. D'ailleurs, la chose ne consiste, qu'en demelés d'une nature, qu'un homme à beaux sentimens & sur tout un homme caractérisé, doit abjurer. Nos Anglois, je vous l'avouë, quoique peu délicats en certaines choses, ne sauroient de quel œil considérer un Cavalier de nom, qu'une vivacité condamnable, auroit entraîné à certains écarts.

SANS savoir au juste, dis-je, de quoi il s'agit, je me contenterai de vous objecter à ce sujet, que l'homme est en général trop imparfait, pour ne pas commettre quelquefois des fautes, au moment qu'il y pense le moins. Il y a des occasions qui détrouquent aisément la Prudence même, aussi y a-t-il bien de faits, qui ne font qu'efflurer la réputation.

AVANT de parler d'autres choses, reprit le Philosophe, je veux vous apprendre

apprendre une nouvelle qui me surprend. Le Comité qui examine les affaires de Mr. W ——— épluche le passé avec une attention & une rigidité, que j'ai appris hier après vous avoir quitté, que quelque catastrophe inattendue pendoit autant que sur la tête de quelque creature fidele de ce précédent Ministre. Je ne me serois jamais imaginé qu'on auroit eû dessein de pousser les choses à ce sujet, au point qu'il est vrai qu'on les pousse.

BIEN de personnes de credit, assurent pourtant dit-on, repartis-je, que l'Orage ne menera qu'un grand bruit, & que la foudre ne tombera que superficiellement sur des objets, qui l'attendent sans beaucoup l'appréhender.

MON avis est tel, repliqua le Philosophe. Jupiter le protège : d'un autre coté une grande quantité de Demi-Dieux, doivent, par bien de raisons qui les interessent infiniment, travailler

travailler à empêcher que le Tonnerre ne se forme d'une manière, à devoir éclater par des effets trop remarquables.

UNE sage moderation, dis-je, à quelquefois un mérite au dessus d'une juste violence. On se repent quelquefois le matin, de ce qu'on a fait le soir avant.

QU'IL en arrive enfin ce qu'il plaira au fort, dit alors l'Italien, mais puisque vous m'apprenez ici de nouvelles, il faut que je vous en apprene à mon tour. J'ai vû entre les mains d'une personne, le dessein d'une pièce qui doit à peu près représenter, à ce que j'ai pû comprendre, l'Etat & les dispositions où peuvent se trouver aujourd'hui, la plupart des Puissances de l'Europe.

SANS vous donner la peine d'en dire d'avantage à cet égard, reprit le Philosophe, je crois en prenant un papier roulé qui étoit sur une table à côté de lui, que voici,
l'Estampe

88. TABLETTES

l'Estampe dont vous avez vû le des-
sein. C'est vrai, repartit l'Italien
dès que le Philosophe l'eût déroulée.
C'estoit la pareille que celle qui se
trouve placée ici. On la rendra pub-
lique dans peu, répliqua celui qui
nous la montrait, & cette nouveauté
inattendue fixa la conversation.



EXPLICATION,

EXPLICATION,

En forme de DIALOGUE,

Entre l'*Anglois*, & l'Inconnu,

Des Emblemes de cette Taille douce.

L'INCONNU.

QUI est celui qu'on éclaire dans ce Bois, si propre à déchirer les habits ?

L'ANGLOIS.

C'EST le fleau des Cerfs des environs de son Magnifique Village, & le boutte en train des Danfes de Mars.

L'INCONNU.

L'INCONNU.

Et celui qui tient la Lanterne ?

L'ANGLOIS.

NE voyez vous point, que c'est le Roget décrépité, qui hors de sa sphère, cherche un chemin, que de plus habiles que lui, auroient bien de la peine à trouver ?

L'INCONNU.

Quoi ! C'est là l'Idole d'un Million d'aveugles, & depuis peu si décrété, qui paroît dans ce Labirinte à reflexions, en faux Diogène démasqué ?

L'ANGLOIS.

C'EST lui même.

L'INCONNU.

L'INCONNU.

IL fait là, on doit en convenir, une drôle de figure. Mais que signifient, ces Grivois Marins, qui paroissent si animez sur la surface de la plaine liquide ?

L'ANGLOIS.

CE sont des Acteurs choisis, pour une Comedie, dont les Puissances Maritimes ont enfin resolu, de divertir Neptune ; les Scenes en seront un peu, & même beaucoup tragiques, mais il y a certaines occurences dans la vie, qui méritent de grands sacrifices.

L'INCONNU.

JE vous comprends : C'est à dire que sous la forme de ces Monstres, il faut régarder des beaux & bons Vaisseaux de Guerre, destinez à faire
partie

partie du spectacle, dont la Musique sera composée de tout ce qui est besoin, pour construire un grand Concert Martial.

L'ANGLOIS.

JUSTE ; vous demelez l'emblème.

L'INCONNU.

MA-FOI, il faut avouër, que voila des Diabes d'Acteurs : Je suis assuré aussi, qu'il fera mal sain dans leurs voisinages & qu'il y aura bon nombre de moustaches & de têtes friées à coups de Canons & de Mousquets. Dites-moi en attendant, je vous prie, la raison pour laquelle celui qui est seul, met des lunettes sur le nez au deux personnages, qui sont à peu de distance vis à vis de lui ?

L'ANGLOIS.

OH, celui là, c'est des Princes de l'Europe, le plus fin ; C'est le Roi de Sardaigne, Politique & soldat.

dat du premier ordre. Ce Souverain voyant en un mot, que les Généreaux en Chef des Armées d'Espagne & de Naples, qui doivent être employées contre la Maison d'Autriche, s'épuisoient la vue à examiner Milan & le Milanez, à la complaisance de leur fournir des lunettes, afin qu'ils voyent clairement, l'extravagance du dessein, de ceux qui les employent.

L'INCONNU.

LA charité, à en conscience, son mérite ; mais, je demêle pourtant, dans ces Genereaux un air bien dupe.

VOILA d'ailleurs un Trône qu'on diroit mal assuré, car il paroît, que ceux qui y sont autour, son occupez à en prevenir le renversement ; D'un autre coté le Prince qui y est dessus, m'a la mine d'en appréhender la chute : A en juger du moins, par sa triste contenance, on diroit que quelque chose l'inquiète.

L'ANGLOIS.

L'ANGLAIS.

CELUI qui est sur le Trône, est un Empereur bien malade, la Couronne que vous lui voyez, le gêne extrêmement; aussi dit-il, *qu'elle lui fait mal.*

L'INCONNU.

PARBLEU vous me la donnez belle, s'il n'est malade que parce que cette Couronne, n'est pas propre pour sa Tête, il n'a qu'à la faire raccommoder.

L'ANGLAIS.

FORT bien, mais pour cela, il faudroit qu'il eût dequoi payer des ouvriers.

L'INCONNU.

AH, l'histoire est charmante : c'est donc à dire Mr. l'Anglois, qu'en vous
imaginant

imaginant de me faire à croire, qu'un Empereur manqueroit de quoi payer des ouvriers, vous me prenez apparemment, pour un Nigaud nouvellement débarqué des Indes ? La Pilule, convenez-en, est un peu trop mal dorée.

L'ANGLOIS.

GAD — ! je vous parle très sérieusement, & vous vous étonnez là d'une chose, qui vous surprendra peut-être moins, quand je vous dirai, que Charles VI. le précédent Emp. qui étoit si riche en Domaines, n'avoit souvent pas le fous : par conséquent, celui-ci, qui n'a plus un pouce de Terre, d'où voudriez vous qu'il eut des finances ?

L'INCONNU.

• QUE ne me disiez vous d'abord cette circonstance. C'est indubitablement pour un Prince, quelque chose

chose de cruel, d'être Empereur sans Etats ; aussi me figure-je à présent celui-ci, atteint d'une violente maladie.

L'ANGLAIS.

IL avoit pourtant des Domaines, & il les a perdu pour en vouloir trop avoir, & pour se faire mettre, au surplus sur la tête & contre tous les usages, la Couronne qui lui fait mal. Toutes les Troupes que vous voyez, sont dans le Païs de cet Empereur : mais elles apartiennent à cette Reine, à qui l'Ambassadeur d'Angleterre offre de l'or en abondance, afin qu'elle vienne aisément à bout de mettre sur ce Trône, un Empereur mieux conditionné. Elle est présentement en Etat, d'y parvenir bientôt, & cela, en dépit de tous ceux qui soutiennent celui-ci, qui, ainsi que vous l'avez remarqué, paroît comme prêt à tomber en léthargie.

L'INCONNU.

L'INCONNU.

On y tomberoit ma fois à moins. Etre, pour ainsi dire, à la veille de devoir descendre d'un Trône pour toujours, c'est toucher, je pense, à un moment bien critique, & à une ruine de santé, qui trouve peu de remèdes propres à la réparer.

MAIS je vois deux Turbans au haut d'une Tour, ne seroit-ce quelquefois pas d'habiles Medecins, qui avec leurs lunettes à longues vuës examineroient la Maladie de ce pauvre Empereur ?

L'ANGLOIS.

Où Diable allez vous chercher d'habiles Medecins en Turquie, où l'ignorance reside presque perpétuellement ?

F

L'IN-

L'INCONNU.

Vous n'y êtes pas, Mr. l'Anglois. Par Medecins, j'entens en ce cas ici, de ces premiers Bourgeois du Serail, que bien de personnes disent, que certaines Puissances n'oublient rien à faire mouvoir, en faveur du parti contraire à la Reine de Hongrie.

L'ANGLOIS.

Dès que vous vous expliquerez ainsi, je vous comprendrai parfaitement, & je vous dirai des Turbans en question, que l'un est Sa Hauteffe, & l'autre le Grand Vizir, qu'etonnez de voir l'Empereur d'Allemagne, la France, la plupart des Electeurs, les Espagnols, & les Napolitains, dans les embarras, où, avec l'aide de l'injustice, ils avoient prétendus entraîner la Reine, qui, par les secours de ses fideles & heroiques Hongrois
les

les y a si glorieusement plongés, ne peuvent trop admirer, une décoration si commique.

L'INCONNU.

RIEN ne me le paroît, en effet, d'avantage. Voila enfin une face de fortune, qui doit sans doute arracher plus d'un rude soupir, de l'Ame de plusieurs des embarrasés : mais puisque leur injustice en est l'origine, qu'ils en poussent jusque qu'ils aient payez les violons, qui les font danser comme ils le méritent. Ah ! quelle Musique vois-je ? Elle me paroît pourtant assez drôle.

L'ANGLOIS.

C'EST une Chançon ingénieuse, politique, &c. inserée ici, pour divertir, & en même tems pour instruire un chacun de la situation présente des affaires Générales de
F 2 l'Europe,

100 TABLETTE S

l'Europe, dont le Cahos, se trouve dans un desordre des plus confus. Chantez, au reste, si vous le jugez à propos : quant à moi, je vai boire, à la Reine de Hongrie & à tous ses bons Amis.

L'INCONNU.

JE suis ma foi des vôtres : nous n'en chanterons que mieux, en compagnie du charmant Bâchus.



I.



Aller, venir, dire, & en-
tendre, Craindre, esperer, sans
entre prendre, cela n'est rien ;
Il faut qu'en Mer l'air
se ternisse, des Voix des monstres,
qu'il retentisse, tout ira bien.

II.

QUE l'Empereur soit pauvre, ou riche,
Qu'à Francfort, ce Prince niche,
Cela n'est rien ;
Tant que les Hongrois, invincibles,
Aux Alliez, se rendront terribles,
Tout ira bien.

F 3

QUE

III.

QUE des Electeurs Germaniques,
 Les Scenes, deviènent comiques,
 Cela n'est rien ;
 Kevenhuller, brave & Grand Homme,
 De la Bulle, leur apprend l'Idiome,
 Tout ira bien.

IV.

QU'ASSIS en Sage de la Grèce,
 Le Cardinal, le Lion berçe,
 Cela n'est rien ;
 Tant que les Chiens, lui tiendront tête,
 En aboyant contre cette Bête,
 Tout ira bien.

V.

Du Patrimoine de St. Pierre,
 L'Espagnol dégraisse la Terre,
 Cela n'est rien ;
 Dès que le fin Roi de Sardaigne,
 Le fouétera une fois en Campagne,
 Tout ira bien.

VI.

QU'AUX Indes la Nation tempête,
 Qu'elle y jure de Cul, de tête,
 Cela n'est rien ;

Pourvu

Pourvû que le Canon y parle,
Et qu'ailleurs l'Anglois se signale,
Tout ira bien.

VII.

Qu'à Londres, l'on purge W——le
Qu'on le brûle, qu'on le décolle,
Cela n'est rien ;
Quand sur l'Empire de Neptune,
On fera honneur à la Fortune,
Tout ira bien.

VIII.

QUE le Phantome, de St. George,
Prie dans Rome, à pleine Gorge,
Cela n'est rien ;
Car le Royaume d'Angleterre,
Est pour lui le ventre de sa Mère,
Tout ira bien.

IX.

QUE l'Espagnol en troupe aille,
Piéds nuds & couchant sur la paille,
Cela n'est rien ;
Au Grand St. Jacques des Galices,
Rachêter ou revendre des viçes,
Tout ira bien.

X.

QUE sur Louïs, Philippe fonde,
 Pour faire trembler tout le Monde,
 Cela n'est rien ;
 Tant que le double pathétique,
 Ne mettra, que sa ruse en pratique,
 Tout ira bien.

XI.

L'ILLUSTRE François de Lorraine,
 Est quite d'un très beau Domaine,
 Cela n'est rien ;
 Pourvû qu'on fasse perdre envie,
 De le chasser de l'Italie,
 Tout ira bien.

XII.

QUE pour une couleur nouvelle,
 Un Sénat perde la Cervelle,
 Cela n'est rien ;
 A présent les Russes sur Terre,
 Sont autant que de Foudres de Guerre,
 Tout ira bien.

XIII.

QUE le Danois, lève la crête,
 Qu'il paroisse comme en Comète,
 Cela n'est rien ;
 Un ennemi de sa foiblesse,
 Est bien tôt, réduit à la presse,
 Tout ira bien.

QUE

XIV.

QUE le Turc lorgne, qu'il pense,
Qu'il medite d'entrer en danse,
Cela n'est rien;
Tant que Kouli-Kan sur la Mecque,
Fixera un œil fier & grotesque,
Tout ira bien.

XV.

QUE le Dôge veille ou qu'il dorme,
Que Rome devienne Sodome,
Cela n'est rien;
Pouvû que la France se pique,
En suivant, l'embarras Inique,
Tout ira bien.

XVI.

NEUHOF de saine Memoire,
D'être Roi il a eû la gloire,
Cela n'est rien;
Sans le Rouget de la Gaule,
Qui mérite d'aller à l'école,
Tout iroit bien.

XVII.

MAIS si la fortune Bizarre,
Prétoit jamais de l'or en Barre,
Au Roi errant;
Qu'en Corse d'un heureux coup d'Aile,
Le renvoya, comme une Irondeîle,
Rien pour l'Infant.

XVIII.

DES ENNEMIS, le plus injuste,
Thémis dit, c'est l'ingrat Auguste,
Cela n'est rien ;
Si au prix de son Diadème,
On l'oblige à rentrer en lui-même,
Tout ira bien.



CHACUN

CHACUN trouva tant la taille douce, que l'explication & la chanson, assez bien imaginées, & construites de maniere, propre à divertir & à amuser. Il y avoit pourtant plusieurs choses qui pouvoient certainement meriter quelque attention de la part de Madame la Critique, mais que pourroit-on trouver, qui n'en mériteroit pas du tout ?

LE dernier couplet de la chanson dis-je, me paroît tenir un peu de l'injustice ; car j'ai vû l'écrit que la Cour de Saxe a donné, pour prouver les Droits de L. M. Elec . . . & le tout m'a paru infiniment équitable. Et avez vous vû, me demanda alors le Philosophe, un écrit, qui a pour titre : Remarques & Reflexions, &c. contre celui dont vous parlez ? Non répondis-je, cela étant je vais vous dire, comme il parle, reprit-il.

IL n'y a certainement personne, dit l'Auteur en question, (au sujet de l'Ecrit de la Cour de Saxe) qui ne

trouve cet Ecrit, la pièce du Monde la mieux dirigée & la plus forte, que la Cour de *Drèsde* soit en état de produire en faveur des Droits & Pré-tentions, que le Roi de *Pologne*, Elec-teur de *Saxe* a entrepris de faire va-loir par la voye des Armes. On ne pouvoit rien de mieux rangé, que les Articles, sur les quels on apuyoit les causes de S. M. *Polonnoise*. On y voit la force d'une plume rare, & des productions d'une Politique, qui pos-sède merveilleusement, tout ce qu'il est besoin pour imiter le naturel. Ce Manifeste étoit en un mot, peut-être la pièce d'Ecrit, la plus propre à s'insinuer, & à tenir le Public en suspend, sur ce qu'il avoit à penser des Droits en qués-tion. Aussi les sentimens de bien de Gens, de ceux mêmes, qui jusqu'alors, n'avoient nullement doutés, que la Reine de *Hongrie* ne se fût mise, avec toute la justice requise, en possession des Roy-aumes & Etats de feu l'Empereur

son

son Auguste Pere, commencerent à flotter. La seule lecture de cette deduction *Saxonne*, produisit enfin dans beaucoup d'esprits, à l'égard des de-melez survenus entre les Cours de *Vienne* & de *Drèsde*, un' espèce de contraste difficile à depeindre, tant la naïvité des raisons & des termes, qui la composoient, paroissoit grande & colorée de tout ce que le vrai peut avoir de plus riche en ornement. Tout y étoit guirlandé, qu'on eût dit n'avoir été travaillé que par les Droits de la Nature, & des Gens, & sous les yeux de la respectable *Themis*. Mais il faut pourtant avouër, que ceux sur qui, la partialité n'avoit aucun pouvoir, & qui connoissoient l'Histoire des Mais-sons d'*Autriche* & de *Saxe*, ne la consultoient pas, sans retomber dans les Interêts de la Reine de *Hongrie*, d'où les beautez de l'Ecrit, que l'on vient de citer, les avoit en partie ar-rachés. Voici au reste comme pen-
serent

ferent à la fin à ce sujet, la plupart des Politiques, qu'aucunes vuës particulières ne dirigoient, ni leurs discours, ni leurs sentimens.

QUELQUES fortes & sensibles, que paroissent être les raisons alleguées dans la Deduction des Droits de S. M. la Reine de *Pologne* à la succession de *Charles VI.* pour rendre l'esprit modéré, dans les bornes du quelle Roi de *Pologne* & Electeur de *Saxe* s'etoit contenu un modele de tout ce qu'il y a de plus grand dans l'Univers, au travers de ce Zèle pour le repos de l'*Empire*, & de ces sentimens Généreux pour la Maison d'*Autriche*, il faut pourtant voir, & convenir, que S. M. *Polo* : ne pouvoit frapper la Reine de *Hongrie*, d'un plus grand Foudre, qu'en envoyant 24000 hommes contre cette Princesse, dans le fort des malheurs, dont Elle étoit comme livrée en proye, & dans le tems, qu'Elle avoit lieu de croire, que cette Armée n'avoit été
mise

mise en état d'agir, que pour voler à son secours.

S. A. Royale, & Electorale, pour justifier sa demarche, reitère dans le Manifeste, où ses Droits se trouvent deduits, ce qui avoit été dit dans celui, qui avoit été publié, lors de l'entrée de ses Troupes dans le Royaume de *Bobême*, savoir : Qu'Elle avoit déclaré, qu'au cas que d'autres Puissances entreprissent de donner atteinte, ou de renverser la Sanction de *Charles VI*, Elle ne pourroit jamais le voir d'un œil indifferant, puisqu'Elle se verroit par là obligée, de soutenir ses Droits.

QUOIQUE cette Clause soit d'elle même assez singuliere, parce, qu'imiter des exemples condamnables, est toujours commêtre des faits, non seulement peu conformes à la Justice, mais peu glorieux aussi, à l'Histoire d'un Grand Prince, il est assez visible, que S. M. s'étoit laissée seduire, par des Cours, qui ne l'avoient entraînée

trainée dans leur Parti, que pour mieux parvenir à des fins, dont on ne connoissoit, peut-être encore, les suites qu'à demi.

LE Roi de *Pologne* avoit au reste reconnu du vivant de *Charles VI.* la Pragmatique pour bonne, et valide. Il avoit fait plus, il s'étoit engagé dans les formes les plus solennelles, de n'y jamais aller à l'encontre : Loin de soutenir cette Loi, qui devoit être immuable par toute sorte d'endroit, S. M. fût cependant le Prince, qui aida à la détruire, au lieu d'user de tout son Pouvoir, pour lui faire avoir force & vigueur, ainsi qu'Elle y étoit obligée plus que personne, comme il ne sera pas difficile de le comprendre, par ce, qu'il en sera rapellé en tems & lieu.

ON dira en attendant, que la Cour de *Drèsde* avançoit, que la *Sanction Pragmatique*, avoit d'abord été enfreinte, par la Collation faite au Grand Duc de *Toscane*, de la Corrégence
des

des Etats héréditaires, & par celle de la voix de *Bohême*. S. M. *Polo*, faisoit par conséquent de cet Article, une espèce de crime à la Reine de *Hongrie*, qu'aucune autre Puissance de la *Ligue*, n'avoit attribué à la Princesse; C'est à dire, que, pas un ennemi de S. M. *Hong*, n'avoit allégué, que, la Corrégence en question, fût une atteinte à la *Pragmatique*; Mais tout le Monde ne regarde pas les objets d'un point de vue si égal, qu'il n'y ait toujours quelque différence dans les coups d'oeil. Il en est de même des sentimens. Nous arrivons enfin au changement de langage de la Cour de *Dresde*, qui parût plus fertile & ingénieuse à légitimer ses Armes, qu'aucune de celles, qui les avoient prises contre la Maison d'*Autriche*. Après avoir ajouté, que diverses prétensions à la Succession de *Charles*, se trouvoient appuyées par une partie des Puissances Garantes de la *Pragmatique*, pendant

pendant, que d'autres se voyoient hors d'état de soutenir cette Sanction. *Ces circonstances connues de tout le Monde ne sont rapellées ici*, disoit le second Manifeste de la Cour de Saxe, *que pour entrer en matiere sur la Deduction des Droits de S. M. la Reine, & pour faire connoitre en même tems, ce que c'est, que cette Sanction tant vantée, & dont la Garantie à été recherchée par la Cour de Vienne, avec tant d'empressement & d'ardeur. C'étoit là venir insensiblement au bût, que le Ministère Saxon pouvoit s'être proposé, depuis que la mort avoit couché au Tombeau, l'Empereur Charles VI. Quoique ces Droits eussent été rendus non valides, aussi bien que tous ceux, par lesquels on procédoit efficacement à renverser cette Sanction, la Cour de Drèsde vouloit représenter les siens, d'une maniere à les faire croire encore existants. C'est aussi à cet effet, que le Manifeste de Saxe, à l'imitation*
des

des autres Cours concurrentes, tâchoit de tourner en ridicule par plusieurs chemins obliques, une Loi, à la quelle L. M. P. ne contrevenoient indubitablement, qu'avec quelque espèce de Scrupule ; mais il semble qu'il y aît par fois certaines occurences, où l'on n'a pas la force de resister, soit à des desirs puissans, soit à des inductions, qui entraînent souvent dans des entreprises flateuses.

POUR ce qui concerne l'empresement & l'ardeur de *Charles*, à chercher des Garans à sa *Pragmatique*, cela ne fût pourtant pas mis en œuvre, avec autant de précipitation, que la Cour de *Dresde* prétendoit le faire comprendre, puis qu'après le Reglement fait par S. M. Imp. à l'égard de l'ordre de Succession établi dans sa Famille, il s'écoula plusieurs Années, avant que ce Prince pensât, à faire la moindre démarche, pour y chercher des Garans ; Mais supposé, que cet Empereur eût mis à ce sujet, toute
la

la diligence licite en usage, feroit-ce là un cas, qui pourroit être, pour ainsi dire, reproché à sa memoire, comme un'empressement condamnable ? S. M. Imp. n'avoit-Elle pas éprouvé tout ce que la fortune peut réserver de dūr & d'onereux à un Grand Prince ? Après les Evenemens qui lui avoient enlevés la plus riche des Couronnes de l'Europe, contre tout ce qu'il y avoit de plus juste, auroit-il été à blamer, d'avoir pris les mesures & les précautions les plus promptes, & les plus solides qu'il étoit possible, pour assurer à sa Posterité les Royaumes, & Etats, dont la mort de *Joséph* son Frere, l'avoit rendu Maître, & mis en possession ? Ce n'étoit point là aussi, ce qui pouvoit nuire aux dispositions de *Charles*, puisque on ne les avoit trouvées injustes, en aucune maniere, ni lorsqu'il les fit, ni lorsqu'il y chercha des Garans, ni pendant le reste de son Regne. Le feu Electeur de *Saxe*
&

& Roi de *Pologne*, n'avoit jamais trouvé à redire, à cet egard, & S.M.E. Regnante, ni la Reine son Epouse, n'alloient contre la *Pragmatique*, que pour fondér des Droits, qu'on avoit crû absorbez de façons, à ne pouvoir être repêtez, tant qu'il se trouveroit des Descendans de *Charles*, de l'un ou l'autre Sexe.

LA Cour de *Dresde* prétendoit pourtant de demontrer clairement l'inconsistence & la nullité de la *Sanction Autrichienne*. Ce qui avoit été réglé en 1703, entre l'Empereur *Leopold*, l'Archiduc *Josepb* Roi des Romains, & l'Archiduc *Charles*, alors déclaré Roi d'Espagne, l'un & l'autre Fils de *Leopold*, avoit sans doute paru à S. M. Po: ne pouvoir jamais être aneanti.

PAR ce Reglement donc, le Public n'avoit encore jamais eû la moindre connoissance, le Manifeste Saxon disoit, que, *Marie Josepbine* Reine de *Pologne* & Electrice de *Saxe*, comme Fille Aînée de *Josepb* Roi des Romains,

mains, devoit hériter de la Succes-
 sion *Autrichienne* préféablement aux
 Filles de *Charles*, & après les Descen-
 dans de cette Princesse, la même
 Succes- sion, devoit passer aux Descen-
 dans de la Sérénissime Electrice de
Baviere, sœur de S. M. la Reine de
Pologne & Electrice de *Saxe*. La
 Cour *Saxonne* soutenoit enfin par
 écrit & a Main Armée, qu'aucun
 Acte Postérieur & sur tout la *Prag-*
matique Sanction, n'avoit pû révo-
 quer ni affoiblir celui, qui apelloit
Marie Joseph Fille Aînée de *Joseph*
 Roi de Romains & depuis Empe-
 reur, à la Succes- sion *Autrichienne*,
 avant tout autre Princesse Royale.

IL auroit pourtant été très néces-
 faire de savoir les raisons par lesquel-
 les le Reglement de 1703, fait entre
Leopold, *Joseph*, & *Charles*, devoit être
 préféré à tout autre, & par quel en-
 droit il devoit demeurer plus immu-
 able, que la *Sanction de Charles*. On
 connoissoit la force qu'auroit deu
 avoir cette dernière *Pragmatique*,
 Loi

Loi à la quelle le Reglement de 1703, sur lequel la Cour de *Saxe* fondeoit les Droits de la Reine Electrice, ne pouvoit préjudicier, à moins, que *Leopold, Joseph, & Charles*, n'y eussent positivement stipulez, que quelque chose qui vint à arriver, la Fille Aînée de *Joseph*, ou ses Descendans, hériteroient au défaut de Princes de la Maison d'*Autriche* procréés de légitime Mariage, à la Succession *Autrichienne*, & que toutes Conventions, Renonciations, Actes, & autres Reglemens, qui pourroient déroger à ce qui avoit été réglé entre l'Empereur *Leopold, Joseph, & Charles*, seroient confiderez, comme non venus, & nuls de toutes les manieres, quelque force qu'on auroit pû leur avoir donné. De telles clauses, en ces termes, ou autres signifiant la même chose, rendroient indubitablement le Pacte par lequel le Roi de *Pologne* prétendoit demontrer les Droits de la Reine son Epouse à la Succession de l'Empereur *Charles*, incontestables, & un Pacte de

de Famille, le plus solennel qu'il y eût jamais eû. S'il eût été tel, il auroit non seulement dû être respecté par la Reine de *Hongrie*, mais l'Auguste Pere de cette Princesse, n'y fût contrevenu de la vie par aucune voye. Quelqu'envie ou tendresse paternelle, qu'auroient pû lui en fournir la pensée, sa seule candeur en eût toujours triomphé. C'est une justice, que les trois quarts du Monde, ne pourront jamais refuser à la Memoire de cet Empereur. Le Roi de *Pologne* même, parle de ce Monarque avec tant de veneration, qu'on peut dire, que S.M. Elec. le confideroit, pour avoir été un exemple de Vertu: aussi donnoit Elle à entendre, dans la deduction des Droits en quésion, qu'Elle ne pouvoit comprendre, comment *Charles*, avoit pû se resoudre à donner atteinte au Pacte de Famille de 1703. Nous verrons une autre fois, ce qui fût cause de cet Evenement, & de ceux qui le suivirent.

Fin de la Premiere Partie.

C A T A.



CATALOGUE

Des LIVRES, que se trouvent
chés le même Libraire.

A BULFEDA (Joan.) de Vita,
& rebus gestis Mohammedis
Arab. Lat. cum Præfat. & Notis il-
lustravit Joan: Gagnier, Fol. Oxon.

1723

Alzire ou les Americains, Tragedie
de Mr. de *Voltaire* 8vo. *Londres*,

1736

Antimachiavel ou Examen du Prince
de Machiavel, avec des Notes Hi-
storiques & Politiques, 3^e Edition,
enrichie de plusieurs Pieces nou-
velles & originales, la plupart four-
nies, par M. F. de *Voltaire*, 8vo.

2 vol.

la Haye 1741

G

Cassiodori

122 CATALOGUE.

Cassiodorii Senatoris complexiones in
epistolas & acta Apostolorum &
Apocalypsin e vetustissimis cano-
nicorum Veronenfium membranis
nunc primum erutæ, 8vo. *Floren.*

1721
Cours de la Science Militaire, à l'u-
sage de l'Infanterie, de la Cava-
lerie de l'Artillerie, du Genie &
de la Marine, par Mr. *Bardet de*
Villeneuve, avec quantité de figu-
res, 8vo. 8 vol. *la Haye* 1740-1.

Differtations mêlées, sur divers Su-
jets importants & curieux (par M.
J. F. Bernard) 8vo. 2 vol. *Amst.*

1740
Ducatianna ou Remarques de feu M.
le *Duchat*, sur divers Sujets d'Hif-
toire & de Litterature, recueillies
dans ses MSS. & mises en ordre,
par M. *F.* 8vo. 2 vol. *ib.* 1738

Egaremens (les) du Cœur & de l'E-
sprit, ou Memoires de Mr. de
Meilcour (par Mr. *Crebillon* le fils)
12mo. Parties 2 & 3. *Paris* 1738

CATALOGUE. 123

L'Enfant Prodigue, par *Voltaire* Co-
medie en vers dissyllabes, 8vo.

Londres 1738

Essai sur l'Histoire du Siècle de Louis
XIV. par Mr. de *Voltaire*, 8vo.

Amst. 1739

Etrennes ou Conseils d'un Homme
de Qualité à sa Fille traduit de
l'Anglois, 12mo. *Londres* 1692

Eutropii breviarum Historiæ Roma-
næ ab Urbe condita ad annum
ejusdem Urbis 1519. *Lond.* 1734

Explication de la Section LIII. du
Catechisme, par *J. Claude*, 8vo,

Charenton 1683

Exposition du Catechisme de l'Eglise
Anglicane, on s'explique les
Principes de la Religion Chreti-
enne, par l'Archevêque de *Can-*
torbery, 8vo. *Londres* 1722

Histoire des Revolutions de France,
ou l'on voit comment cette Mo-
narchie s'est formée, & les divers

G 2

charge-

124 CATALOGUE.

changemens qui y sont arrivez,
&c. par M. de la Hode, 4to.

la Haye 1738

Histoire le même, en 4 vol. in 12^o

ib. id.

— de la Vie & du Regne de
Louis XIV. Roi de France, &c.
par le même, publiée par Bruzen
de la Martiniere, enrichie de Me-
dailles, 4to. 3 vol. ib. 1740-41

— de la Pairie de France, &
du Parlement de Paris; où l'on
traite aussi des Electeurs de l'Em-
pire, & du Cardinalat par M. D.
B. on y a joint des Traités tou-
chant les Pairies d'Angleterre, &
l'origine des Grands d'Espagne,
avec figures, ib. id.

— de Stanislas I. Roi de Pologne,
Grand Duc de Lorraine, &c. par
Mr. D. C*** où on à joint l'E-
tat ancien & moderne de la Lor-
raine, avec tailles douces, 12^o

Londres 1741

Histoire

CATALOGUE. 125

Histoire de la Fondation de Rome,
l'establissement de la Republique,
son origine, ses progrès, les mœurs
de ses habitans, & son gouverne-
ment Politique & Militaire, par
*L. P. C. E. R. * * ** augmentée de
remarques par Mr. de *Beaumar-*
chais; & enrichie des plans & fi-
gures nécessaires, 12^o 4 vol. *Rouen*

1740

— de Manichée & du Mani-
cheisme, par Mr. de *Beausobre*,
4to. tom. 2, *Amst.* 1739

Hoffmanni (Frid.) de differente Ar-
tis Medicæ & Medicorum condi-
tione ac statu & criteriis boni ac
periti Medici Præfatio; operum
suorum omnium editioni nuperæ
in folio præfixa, & in usum prioris
editionis emptorum in quarto nunc
publici juris facta, 4to. *Londini*

1741

Introduction (nouvelle) à la Langue
Françoise, par une courte Me-
thode,

126 CATALOGUE.

- thode, d'expliquer les huit parties
du discours, 12^o *ib.* 1725
- Lettre à Mr. G. J. s'Gravesande, sur
son introduction-à la Philosophie
& particulièrement sur la nature
de la Liberté, 8vo. *Amst.* 1736
- Memoires du Gouvernement de
l'Empire, avec le detail des Cere-
monies & de tout ce qui s'observe
dans l'élection & dans le Couron-
nement d'un Empereur, par Mr.
D. B. * * * 12^o *la Haye* 1741
- Mythologie (la) & les Fables expli-
quées par l'Histoire, par M. l'Ab-
bé de *Banier*, 4to. tom. 3. *Paris*
1740
- ~~le même~~ le même, tom. 3, 4 &
5, in 12^o *ib. id.*
- Poetarum ex Academia Gallica, qui
Latinè aut Græcè scripserunt, car-
mina, 8vo. *Hagæ.* 1740
- Proverbes de Salomon, nouvelle
edition, 16^o *Rouen.* 1700
- Quatrains (les) du Seigneur de *Py-
brac*, conseiller du Roi, &c. con-
tenant

CATALOGUE. 127

tenant preceptes & enseignemens,
utiles & profitables pour tous
Chretiens ; avec les quatrains du
President le Faure, ensemble les
quatrains de la vanité du Monde,
8vo. *Londres. 1697*

Recueil d'Ouvrages curieux de Ma-
thematiques & de Mecaniques, ou
descriptions du Cabinet de Mons.
Grolier de Serviere, avec 85 fi-
gures en taille douce, par M. *Gro-
lier de Serviere* son petit fils, 4to.

Lyon. 1719

— de trois cent chansons Fran-
çoises, parfaitement choisies, sur
toutes sortes de sujets, 8vo. *Londres*

1737

Sermon sur le verset XIV. du Cha-
pit. VII. de l'Eclesiaste, par *Jean
Claude*, 8vo. *ib. 1686*

Sens (le) litteral de l'Ecriture Sainte,
defendu contre les principales ob-
jections des Anti-scripturaires &
des incredules modernes, traduit
de

128 CATALOGUE.

de l'Anglois de M. *Stackhouse*,
8vo. 3 vol. *la Haye*. 1738

Van Swieten (Ger.) commentaria in
Herm. Boerhaave Aphorismos de
cognoscendis & curandis morbis,
4to. tom. 1. *Lugd. Bat.* 1742

Vie (la) de *Spinosa*, par un de ses
disciples : nouvelle edition non
tronquée, augmentée de quelques
notes & du catalogue de ses écrits,
par un autre de ses disciples, &c.
8vo. *Hamb.* 1735

4 AU 58